

FIGARO ILLUSTRÉ



HENRY TENRÉ

Domino rose

Ayuntamiento de Madrid



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & Co

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23. RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



TÉLÉPHONE

COMPAGNIE FERMIÈRE ANGLO-FRANCO-RUSSE

THÉS DU SOLEIL

PARFUMS EXQUIS — MÉLANGES UNIQUES

Médaille d'or. Paris 1883. — Médaille d'or, diplôme d'honneur, Paris 1886.
Médaille d'argent, la plus haute récompense à l'Exposition du Travail, Paris 1895.

Maison E. MENLET-DALICHOUX, fondée à Paris en 1873,
pour la vulgarisation en Europe des Thés de Chine et des Thés Russes du Soleil de 1^{re} qualité.

EN VENTE PARTOUT

Entrepôt général : 56, Rue de la Victoire, Paris.

J. DUPALET, SUCCESEUR, SEUL CONCESSIONNAIRE



TÉLÉPHONE

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr. , petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS — 44, rue de Paradis — PARIS



Envoi Franco du Catalogue

POUR MAIGRIE

Guérison certaine sans altérer la santé par le

PAIN DESVILLES

ET LES

GOUTTES DE GIGARTINA

A l'extrait concentré de fucus et de mousses marines riches
iode et iodure de sodium.

Le Flacon : 10 francs.

GRANDE PHARMACIE HYGIÉNIQUE
24, Rue Étienne-Marcel, Paris. — Notice franco.

Louis SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER
PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette. (IMMEUBLE DU GRESHAM).

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & Co

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE (2^e partie), extraits des mémoires inédits du GÉNÉRAL BARON DE EERENS, traduits par le lieutenant-colonel W.-E.-A. WUPPERMANN. Illustrations en couleurs de MAURICE ORANGE.

LÉONARD DE VINCI ET L'ESTHÉTIQUE DU PORTRAIT, par ROBERT DE LA SIZERANNE, fac-simile de dessins de LÉONARD DE VINCI.

LE LAC D'AMOUR, par GEORGES RODENBACH, illustrations en couleurs de HENRI CASSIERS.

LE CAVIAR, par TANCRÈDE MARTEL, illustrations de ALBERT GUILLAUME.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

EN PARLANT DE L'ABSENT, par GÉRIN.

LA JOCONDE (portrait de la Mona Lisa), par LÉONARD DE VINCI.

COUVERTURE :

DOMINO ROSE, par HENRY TENNÉ.



26 Janvier 1896.

JANVIER est traditionnellement consacré aux réunions de famille; aussi les grands dîners y sévissent avec une intensité fatale aux estomacs débiles et aux arthrites naissantes; c'est à cette époque que s'élaborent les maladies qui motivent, en été, les cures à Vichy, à

Contrexéville et autres stations : touchante sollicitude de la Providence qui a mis le remède à côté du mal; l'eau minérale à côté du vin de Bourgogne. Ce en quoi elle a été moins heureusement inspirée, cette bonne Providence, c'est en mettant à la portée des maîtresses de maison ces industriels ingénieux, les Potel et Chabot, les Charvin, les Joséphine et autres préparateurs qui se chargent de traiter à prix fixe leurs invités. C'est cependant une des formes les plus aimables de l'hospitalité que de laisser voir à ses convives que l'on s'est occupé d'eux, qu'on a négligé ses visites pour courir chez les bons fournisseurs, afin de réunir les éléments du repas, que le vin a vieilli dans la cave au lieu de venir directement du Grand-Hôtel. Je connais des maîtresses de maison qui ont cette coquetterie et ne craignent pas de s'en parer devant leurs invités, fins gourmets et dégustateurs délicats, qui ont l'esprit d'en être reconnaissants.

Au lendemain des événements de 1870-71, après les désastres et les deuils de la guerre étrangère et de la guerre civile, les Parisiens n'avaient pas le cœur à la joie et, d'un triste et douloureux accord, renoncèrent à la séculaire mascarade du bœuf gras. Il y a vingt-cinq ans de cela; depuis cette époque les mauvais souvenirs se sont effacés peu à peu. La mort a fait bien des vides dans les rangs des contemporains de cette époque. Chaque année a apporté son afflux de nouvelles générations, ignorantes des anciennes gloires qu'on ne leur a point racontées et par conséquent incapables de regrets. Privées des joies patriotiques, elles se contentent de la « rigolade ». C'est à ces nobles et légitimes aspirations qu'a voulu répondre le Conseil municipal en s'associant aux initiatives privées organisatrices des prochaines promenades carnavalesques. *Apis redivivus*: nous allons revoir cet ancien dieu, qui n'est plus aujourd'hui que le symbole vivant du rosbif et de la boustifaille, escorté de ses sacrificateurs et de ses prêtresses.

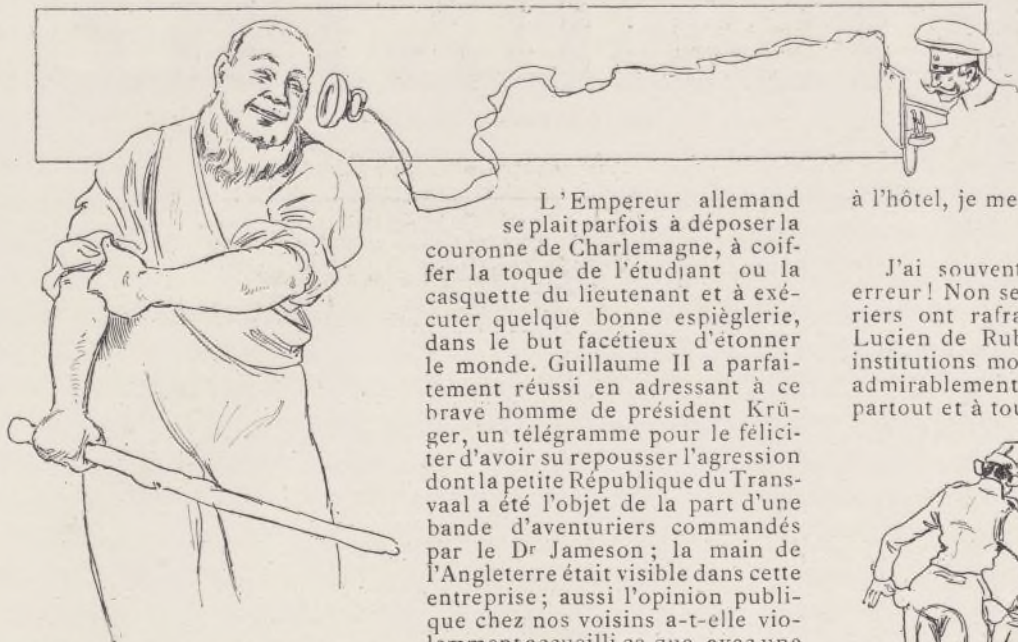
Les bals de l'Opéra, compliqués de

nombreuses attractions, conservent leur vogue accoutumée. Mais ce ne sont plus les élégantes redoutes d'autrefois. L'intrigue raffinée et relativement discrète qui s'abritait sous le masque et le noir domino, les romans de quelques heures qui s'ébauchaient au foyer ou à l'ombre d'une loge paraissent fades aux habitués d'aujourd'hui. Aussi les jeunes femmes honnêtes qu'une curiosité bien excusable conduit au bal de l'Opéra sous la protection de leur mari font-elles sagement de ne pas s'attarder dans cette foule bestialement surexcitée par la musique, la danse et les parfums irritants que dégagent les peaux en moiteur. Heureusement que ces fêtes ont quelque répercussion sur le commerce et sur les mille petites industries parisiennes si adroites à ramasser les miettes du luxe.

Le Sâr Peladan s'est marié. Il a abandonné son corps, quasi-divin, aux corrects attouchements d'un tailleur anglais; il a accroché dans l'armoire aux vieilles lunes sa simarre, sa chevelure luxuriante, ainsi que ce langage particulier qu'il avait créé à seule fin d'exprimer ses idées, que notre commun idiome français, avec ses pauvres mots, était impuissant à formuler. *Mitis depone colla Sicambre*. Courbe ton front, fier Sicambre! Il l'a courbé devant Monsieur le maire et devant Monsieur le curé, accomplissant ainsi les rites bourgeois, et, emprisonné dans un vulgaire habit noir, assis sur un banal fauteuil de velours rouge à bois doré il s'est résigné à faire ce qu'ont fait avant lui des millions d'êtres qui n'étaient pas plus bêtes, mais qui étaient plus simples que lui. Le Sâr qui domptait les femmes, les troublait dans le fond de leur âme, leur inspirait d'étranges perversités a été dompté à son tour! Adieu, Sâr, et puisses-tu te reposer longtemps dans la paix du ménage.

Pendant que se mariait le Sâr, béat et solennel, le poète Paul Verlaine se mourait après avoir traîné une misère soulagée, dans les derniers temps, par la générosité de quelques amis qui souhaitaient, assurément, conserver l'incognito de leur bienfaisance. Mais des journaux indiscrets ont publié leurs noms; ils ont aussi reproduit leurs discours, prononcés sur la tombe du poète. Le gros public, trop peu initié sans doute, n'a pas bien compris le lyrisme nécrologique déployé en cette circonstance. Assurément, Paul Verlaine a donné une note particulière qui lui assurera une place dans le paradis des poètes, mais n'y a-t-il pas eu exagération dans les hommages posthumes?





exagération évidente, elle considérait comme une provocation. Tout cela s'est heureusement calmé; la « grand'maman » a grondé doucement son turbulent petit-fils et ce n'est pas encore cette fois que les peuples s'entrégorgeront.

L'Empereur allemand se plait parfois à déposer la couronne de Charlemagne, à coiffer la toque de l'étudiant ou la casquette du lieutenant et à exécuter quelque bonne espièglerie, dans le but facétieux d'étonner le monde. Guillaume II a parfaitement réussi en adressant à ce brave homme de président Krüger, un télégramme pour le féliciter d'avoir su repousser l'agression dont la petite République du Transvaal a été l'objet de la part d'une bande d'aventuriers commandés par le Dr Jameson; la main de l'Angleterre était visible dans cette entreprise; aussi l'opinion publique chez nos voisins a-t-elle violemment accueilli ce que, avec une

tage, espionnage, corruption. Par un singulier isochronisme, les mêmes circonstances se représentent au début de cette année. Le boulevard du Palais, étonné, voit les équipages de maîtres, les voitures de cercle, les petits coupés de l'Urbaine faire queue devant la porte qui conduit au cabinet du juge d'instruction. Impassable, le cocher attend, jusqu'à ce qu'un garde républicain vienne lui dire : « Rentrez à l'hôtel, je me charge de reconduire monsieur. »

J'ai souvent entendu dire qu'on ne lisait plus Balzac. Quelle erreur ! Non seulement on le lit, mais on le refait. De hardis aventuriers ont rafraîchi les procédés, un peu démodés aujourd'hui de Lucien de Rubempré et de Vautrin; ils les ont mis à la hauteur des institutions modernes : l'escroquerie et le brigandage mondains sont admirablement outillés, merveilleusement renseignés, possédant partout et à tous les degrés de la hiérarchie administrative et poli-



tique des accointances indéniables. L'affaire des incroyables extorsions d'argent dont a été victime le malheureux Max Lebaudy le prouve suffisamment. Que sortira-t-il de l'instruction actuellement en cours ? Le juge ira-t-il jusqu'au bout ? et n'en sera-t-il pas ici, comme des précédents scandales que l'on a pas osé percer jusqu'au fond ? Quoi qu'il en soit, ce lavage de linge sale est fort répugnant et je ne crois pas que la morale publique ait rien à y gagner. Cela ne diminuera que de quelques unités le nombre des aigrefins, mais cela autorisera la malveillance à suspecter bien des honnêtes gens.

La série des « petits Salons » est inaugurée par l'Exposition du Cercle Volney. Cette solennité revient chaque année à la même époque et les autres expositions suivent aux mêmes intervalles; cela est régulier et immuable comme le cours des astres : ce sont d'ailleurs toujours les mêmes astres que l'on voit reparaitre. Des portraits de Bonnat, de Jules Lefèvre, de Weertz, des Diane ou des Madeleine d'Henner, des fillettes de Bouguereau, des paysages de Nozal, quelque gaulois de Luminais, quelque papillotage de Bergeret. La critique trouve à redire à cette monotonie : elle est inévitable cependant, puisque l'exposition n'est accessible qu'aux membres du cercle dont le personnel ne peut se renouveler qu'insensiblement. D'ailleurs, le public, moins sévère, ne s'en plaint pas; il est un peu « bête d'habitude » et aime assez à retrouver chaque année, le même tableau, à la même place; il évite ainsi la fatigue d'étudier et d'apprécier une œuvre nouvelle d'un artiste inconnu et trouve plus de loisir pour bavarder avec les amis rencontrés.

Rien de neuf, non plus, rien d'inattendu à l'exposition des Aquarellistes français. Tout ce qu'on y voit — ou, plutôt, tout ce qu'on y revoit — est très sage, très correct, admirablement exécuté par des maîtres impeccables qui ne se hasardent à aucune de ces audaces, de ces fantaisies auxquelles cependant, l'aquarelle, avec son libre coup de pinceau, fournit tant de ressources.

Depuis plusieurs années notre Académie nationale de musique et de danse, — c'est la dénomination officielle de l'Opéra — est vouée aux sombres drames de Richard Wagner et aux rébarbatives et confuses musiques de ses imitateurs; de ces œuvres, afin sans doute d'enlever à l'auditeur toute possibilité de se distraire, le ballet est généralement exclu. A de rares intervalles apparaissent sur l'affiche la *Mala-detta* ou la *Korrigane*, en attendant cette reprise de *Coppélia* toujours promise et

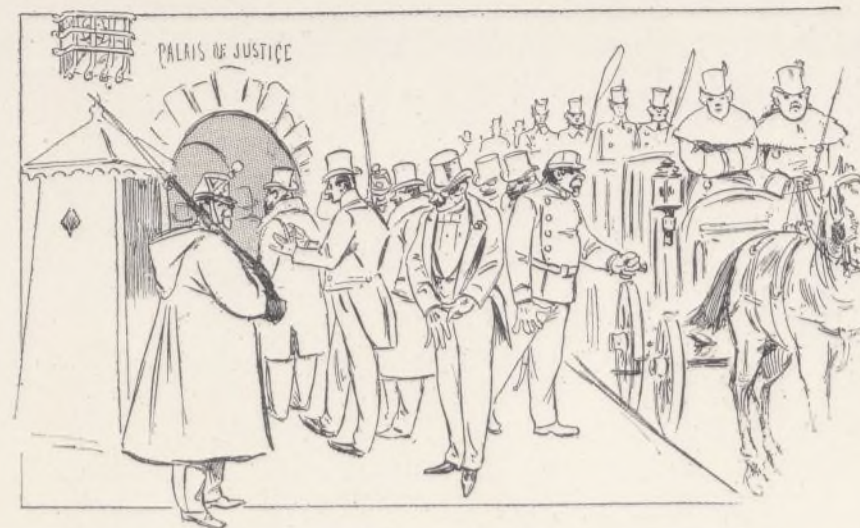


Les pauvres petits soldats du 200^e que nous avons vu partir, l'an dernier, de la caserne de la Pépinière, gais et alertes comme s'ils marchaient à la victoire, ne sont pas revenus. Leurs corps parsèment la brousse entre Majunga et Tananarive. Le 200^e a été supprimé administrativement; la mort l'œuvre des bureaucrates. Il place dans l'histoire de l'armé-
reux régiment. Il
autre chose que le



simplicité où se trouvaient représentées l'armée d'hier, celle d'aujourd'hui et celle de demain.

L'année dernière, précisément en ce même mois de janvier, les



portes de Mazas s'ouvriraient pour recevoir toute une série d'hôtes de distinction poursuivis pour diverses malpropretés : escroquerie, chan-

jamais réalisée. C'est donc ailleurs que les dilettante doivent aller chercher les satisfactions à la fois artistiques et plastiques que procurent la chorégraphie, avec ses poses voluptueuses et ses ondoyantes évolutions. Dans cet ordre d'idées, le petit divertissement des « Pigeons Voyageurs » intercalé dans la revue du Nouveau-Théâtre, *Les Dessous de l'Année*, mérite d'être signalé. Mesdemoiselles Henriu et Meinaudi sont des danseuses de bonne école et le corps de ballet, jeune et gracieux, manœuvre avec beaucoup de précision. Ceux qui, aux Pigeons, préfèrent les Cygnes, trouveront, aux Folies-Bergère, un non moins aimable délassement. Ce nouveau ballet est réglé par Hansen, de l'Opéra — excusez du peu — et très correctement dansé par Mademoiselle Rivolta et les quadrilles si bien dressés par Mariquita.

La Patti est venue faire à Paris un court séjour : elle s'est montrée, dans une représentation à bénéfice, sous le triple aspect de chanteuse, de danseuse et de mime. L'idée est au moins singulière. Il y a trente ans, on eût trouvée charmante cette espièglerie d'Adelina, l'idole de la salle Ventadour. Mais aujourd'hui l'ancien public des Italiens à vieilli, tandis que sa diva ne rajeunissait pas, de sorte que l'on s'est retrouvé l'autre jour, à la Gaité, un peu désillusionnés, de part et d'autre.

C'est d'ailleurs, en ce moment, un chassé-croisé d'étoiles de toutes



grands : Yvette Guilbert aux Etats-Unis, d'où est revenue Mademoiselle Sybil Sanderson; Judic en Allemagne; la Patti en France; les chanteurs allemands se font entendre chez Lamoureux; les Français font les délices de Barcelone, de Madrid et de Pétersbourg. C'est le cas de dire que l'art — ni l'or — n'ont pas de patrie.

J'allais oublier, dans l'énumération des divas, les chanteuses de Madagascar, que l'on entend en ce moment aux Folies-Bergère où les retient, paraît-il, un brillant engagement. Du temps des Romains, les vaincues chantaient et dansaient gratis, dans des costumes légers, au milieu des cirques devant le peuple vainqueur. Mais les mœurs se sont singulièrement adoucies, de sorte que, si nous voulons jouir de ce résultat de notre conquête, le seul appréciable jusqu'à présent, et

qui consiste à voir sur une estrade quelques spécimens féminins de la grande ile africaine, nous devons encore payer, comme spectateurs, après avoir déjà payé comme contribuables !

Elles sont d'ailleurs étranges, ces belles filles jaunes, exécutant



à la façon de Barbarie les danses chantées des Sisters anglaises, que leur ont sans doute enseignées les missionnaires protestants envoyés par la perfide Albion pour moraliser les Hovas.

L'Académie Française a donné ce mois-ci deux intéressantes représentations : d'abord le discours de réception de M. Jules Lemaitre, successeur de Victor Duruy et la réplique de M. Gréard. Comme vous le voyez, cela s'est passé entre universitaires; car M. Jules Lemaitre, bien qu'il fréquente les petits théâtres, qu'il écrive des chroniques légères et monte à bicyclette, n'en est pas moins un universitaire; cette Ecole normale imprime à tous ceux qui l'ont habitée, un cachet indélébile. Le discours de M. Jules Lemaitre, où l'on comptait bien trouver quelque badinage, a été très sérieux; tandis que M. Gréard, homme grave, a été plutôt gai. Cette intervention de rôle a donné un certain piquant à cette séance.

La docte compagnie s'est ensuite complétée par l'élection de M. Anatole France qui remplace M. de Lesseps et par celle de M. Costa de Beauregard qui prend le fauteuil de M. Pasteur. Aucune analogie entre les prédécesseurs et les successeurs. M. Anatole est un littérateur professionnel, qui a su allier l'érudition à la fantaisie et qui n'a pas à redouter la grandeur ni la décadence du Grand Français. M. le marquis Costa de Beauregard, qui a recueilli, mis en ordre et édité les mémoires de son père, renforcera le parti des ducs et n'aspire assurément pas au titre de bienfaiteur de l'humanité qu'a si noblement conquis l'illustre Pasteur.

J'évite autant que possible d'attrister cette revue par des mentions nécrologiques. Le *Figaro illustré* doit cependant un mot d'adieu à Lucien Doucet, cœur délicat, esprit élevé, pinceau subtil qui avait su appliquer les nouvelles théories impressionnistes tout en conservant sa profonde connaissance du dessin. Sa dernière œuvre, *Au coin du feu*, a été reproduite sur la couverture du numéro de janvier et chacun a pu en apprécier l'ingénieux éclairage, la coloration curieuse, la composition élégante et rêveuse. Faut-il rappeler cet admirable portrait de S. A. I. Madame la princesse Mathilde, reproduit dans un fascicule de l'année dernière et qui traversera les siècles, aussi rare et aussi véridique qu'un Holbein ou qu'un Clouet?

Un de nos collaborateurs, M. Paul Guigou, conservateur du Musée de Longchamps, à Marseille, vient de mourir, à peine âgé de trente ans. Il avait donné, il y a deux ans, au *Figaro illustré*, une charmante fantaisie : *Pierrot dompteur*, qu'avait illustré son compatriote et ami Auguste Vimar. Paul Guigou était un poète délicat, qui a laissé un recueil de vers que ses amis ne manqueront certainement pas d'éditer.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Quelqu'un a dit : « Méfiez-vous de tous ceux qui portent la robe : femmes, gens de loi, prêtres et orientaux. » Le roman de M. Paul Perret intitulé : *La Robe* affirme la sagesse de cet axiome. C'est une œuvre forte et profonde que l'histoire de M. de Cibiel, qui a quitté la soutane, ne se sentant pas la vocation du sacerdoce. Mais il en a gardé l'empreinte ineffaçable et quand, rentré dans la vie civile, il rencontre l'autre robe, celle de la femme, son âme de prêtre ne peut s'enhardir aux audaces du laïque : il s'enfuit devant les provocantes agaceries de la paysanne, et il succombe presque ridiculement aux enveloppantes séductions de la grande dame. Ce volume ingénieusement illustré par P. Kauffmann fait partie de la collection Ollendorf.

En même temps que paraissait *La Robe*, M. Paul Perret publiait, chez le même éditeur, l'édition in-18 de *Les Demoiselles de Lire* dont nous avons, l'année dernière, signalé la grande édition illustrée en taille-douce, par Ch. Delort et Leloir, chez MM. Boussod, Valadon et Cie.

L'Acte de foi, de M. Eugène de la Queyssié, par une curieuse coïncidence, semble être la contre-partie de *La Robe* de Paul Perret. Son héros est un officier qui, par désespoir d'amour, devient prêtre, un excellent prêtre, qui trouve dans la religion les plus pures consolations. L'auteur a pris, pour cadre de son roman, la fin du second empire et pendant la guerre de 1870.

En lisant le *Bonheur de Ginette*, je n'ai pas reconnu la Gyp, gamine et gouailleuse de la *Vie Parisienne*, du *Petit Bob*, de *Leurs âmes*, peintre ironique du snobisme et des mesquines dépravations mondaines. C'est une autre Gyp tendre, émue, sentimentale, découvrant un coin de son cœur féminin, qui a écrit ce roman simple de forme, calme de style et cependant très dramatique. Le *Bonheur de Ginette* comptera assurément parmi les meilleures œuvres de Gyp.

Chercheur d'idéal ! Le titre est heureux et atteint tout le monde : chaque individu, même le plus prosaïque, ne cherche-t-il pas un idéal ? Et si tous ceux qui, cherchant leur idéal, ne l'ont point trouvé et espèrent le rencontrer dans le livre de Madame Jeanne Mairé, l'on peut prédire à son nouveau roman un succès colossal. Mais, hélas ! le chercheur de Madame Mairé subit le sort commun. S'il a rencontré son idéal, celui-ci ne lui reste guère fidèle, et la femme rêvée qu'il a découverte se livre, de son côté, à une recherche analogue. L'auteur

a fort habilement évité le pessimisme où aurait pu l'entraîner son sujet ; son roman est aimable et vivant.

Ce sont des tristesses de femme, des aspirations non satisfaites, des rêves irréalisés que nous montre M. Jacques Vincent dans *Un Bonheur*. Le sujet n'est pas nouveau, mais parmi ses innombrables aspects l'auteur a su en choisir de particulièrement pénétrants qu'il a placés dans d'intéressants décors.

Dans *Les Vendanges*, M. Georges Beaume continue la série de ses tableaux rustiques; et ce sont vraiment des tableaux pleins de soleil, de lumière aveuglante, de poussière blanche, que ces récits languedociens, récits d'amours simples et ardents entre les rudes filles de la montagne et les gags de la plaine. M. Georges Beaume a conquis aujourd'hui sa place au premier rang parmi les descripteurs de la vie méridionale.

Editeur et artiste à la fois, M. Ferroud continue à offrir aux amateurs les œuvres les plus aimables de Théophile Gautier, accompagnées d'eaux-fortes de maîtres. Aujourd'hui, c'est *Omphale* « histoire rococo », qui, lorsqu'elle fut écrite, en 1834, portait, suivant la mode du temps, un sous-titre : « La Tapisserie amoureuse. » Le récit est charmant de fantaisie amoureuse; Lalauze l'a illustré d'eaux-fortes gravées avec la grâce et la compréhension qui lui sont particulières. Une très intéressante notice de M. de Claye précède et complète ce coquet volume.

« Ce récit se passe il y a 6,000 ans environ. » Cette brève indication sert de préface suffisante à *l'Eyrimah*, de MM. G. et H. Rosny. Ces deux singuliers frères aiment à reconstituer scientifiquement des époques disparues et à y faire évoluer des êtres qui n'ont jamais existé, des *homunculi* créés par eux et qui possèdent toute la vraisemblance de la vie. Ce volume est édité par Louis Chailley.

Après s'être maintes fois raconté soi-même dans la personne de ses héros, après avoir maintes fois choisi pour décors de ses récits les paysages familiers du début de sa vie, André Theuriet qui aspire au repos, jette le masque et, publiant ses *Années de printemps* semble dire au lecteur : « Tout ce que je vous ai raconté dans mes livres, c'était des morceaux de ma vie; tout ce que je vous ai décrit, mes yeux l'ont vu; j'ai aimé toutes ces filles rustiques et fortes que j'ai dessinées d'un trait pur; mon âme flottait dans ces grands bois où je m'égarais avec vous. » Un charme voilé se dégage de cet aimable volume, publié par Ollendorf, avec des illustrations de mademoiselle Maximilienne Guyon.

Les Américaines chez elles, de Th. Bentzon, sont assurées du

succès des deux côtés de l'Atlantique. Observatrice bienveillante, point caricaturiste, familière avec la langue anglaise et les âmes anglo-saxonnes, Madame Th. Bentzon a su voir et entendre, et ces notes de voyage nous renseignent très nettement sur les qualités et les défauts d'une société dont les mœurs, résultat des circonstances et de milieux nouveaux, sont faites pour étonner nos vieilles routines.

M. Henri Bouchot, l'érudit et obligeant conservateur au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale publie, sous le titre de *La Toilettte à la cour de Napoléon*, le livre des comptes de Leroy, le grand fournisseur des élégantes de l'époque, le précurseur des Worth

et des Félix. Un pareil sujet était trop suggestif pour que M. Bouchot n'y trouvât pas prétexte à d'abondants commentaires, où l'histoire se mêle très agréablement à la psychologie.

Les Théâtres parisiens (1883-1885) complètent la réunion en volumes de feuilletons de critique dramatique de J.-J. Weiss; c'est une œuvre de rare érudition contemporaine et une précieuse contribution à l'histoire littéraire de notre époque. Ce volume débute par une étude fort développée sur J.-J. Weiss, due à la plume amie du prince Georges Stirbey.

T. G.

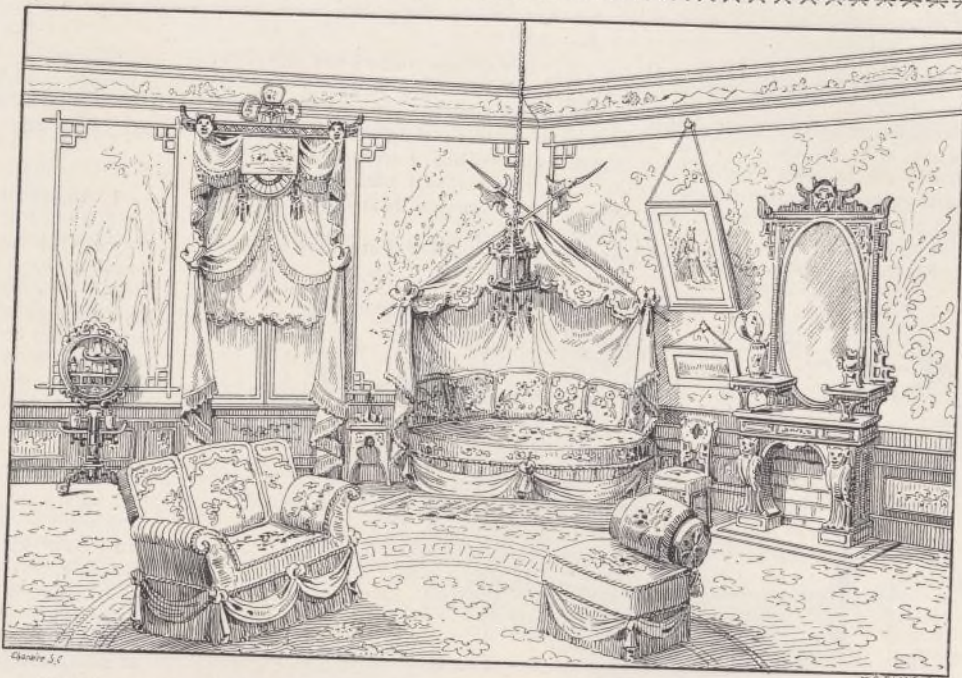
INSTALLATIONS

ARTISTIQUES

Rien de plus joli que la note fantaisiste et artistique remarquée dans toutes les installations faites par la *Maison des BAMBOUS*, 33, Rue du Quatre-Septembre, à Paris.

Nous allons publier successivement et chaque mois toute une série d'installations créées par cette maison, à laquelle tout le Paris élégant s'adresse aujourd'hui.

Une visite dans les magasins, où quatre étages servent d'exposition, permettra de se rendre compte. On y verra des maquettes de tous genres, sur lesquelles la maison fournira des devis sur demande.



Spécimen d'un Fumoir-Salon, décors japonais en bambou, bois de fer et étoffes anciennes.
Installé par **PERRET & VIBERT**, 33, Rue du Quatre-Septembre, Paris.

La Mode Tailleur

PAR HENRI PETIT



Voici le moment où l'on se prépare à émigrer au plus vite vers la côte d'azur. Voici un manteau indispensable pour affronter, sans crainte de refroidissement, le fatigant voyage vers ce délicieux climat. *Scotch Plaid travelling Mantle*. Le manteau, ajusté derrière, forme de gros plis sur le côté et se ferme devant au moyen de petites pattes. L'ampleur de ce vêtement permet de s'envelopper complètement et supprime la couverture de voyage. Les dispositions des carreaux écossais varient à l'infini, et ces plaids, d'une grande légèreté, déve-

loppent une abondante chaleur. Le capuchon, suffisamment grand, peut complètement préserver la tête.

Ce manteau servira aussi là-bas pour les soirées un peu fraîches et les promenades sur les bords de la mer bleue.

HENRI PETIT, 5, Boulevard Malesherbes.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS

ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ DES VOYAGES ÉCONOMIQUES

- 1° *Italie-Carnaval de Nice* (Du 12 au 22 février 1896). — Prix : 1^{re} classe, 350 fr., 2^e classe, 300 fr.
- 2° *Carnaval de Nice-Corse* (Du 13 février au 5 mars 1896). — Prix : 1^{re} classe, 630 fr., 2^e classe, 574 fr.
- 3° *Carnaval de Nice* (Du 13 au 20 février 1896). — Prix : 1^{re} classe : 300 fr.
- 4° *Carnaval de Nice-Italie* (Du 13 février au 14 mars 1896). — Prix : 1^{re} classe, 905 fr., 2^e classe, 805 fr.

Ces prix comprennent : 1° le transport en voitures, bateaux, le logement, la nourriture, etc., sous la responsabilité de la Société des « Voyages économiques ».

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de la Société des « Voyages économiques », 17, rue du Faubourg-Montmartre et 10, rue Auber, à Paris.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés à la gare de Paris (P.-L.-M.), ainsi que dans les bureaux succursales de la Compagnie, à Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets d'aller et retour, avec réduction de 25 % en 1^{re} et de 20 % en 2^e et 3^e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 25 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Tout billet d'aller et retour délivré au départ d'une gare située à 500 kilomètres au moins de la station thermale, donne droit, pour le porteur, à un arrêt en route à l'aller comme au retour. Toutefois, la durée de validité du billet ne sera pas augmentée du fait de ces arrêts.

La période de validité des billets d'aller et retour peut, sur la demande du voyageur, être prolongée deux fois de dix jours, moyennant le paiement aux Administrations, pour chaque fraction indivisible de 10 jours, d'un supplément de 10 % du prix total du billet aller et retour.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

RENÉ GÉRIN



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

EN PARLANT DE L'ABSENT

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1896

La Campagne de Russie

EXTRAIT DES MÉMOIRES INÉDITS

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON VAN EERENS (*)

Le 14 septembre au matin, nous découvrîmes l'ancienne capitale des Moscovites : elle s'étendait devant nous, avec cette multitude de tours et de kiosques de toute espèce et forme. Nous avions entendu quelques coups de canon isolés et nous ignorions si nous rencontrerions de la résistance. A environ huit verstes de Moscou, nous trouvâmes une grande redoute, une des plus fortes que nous ayons jamais vues, par

nous apprîmes que la nuit passée l'armée russe avait traversé Moscou rapidement, en pillant plusieurs maisons.

Nous nous avançâmes jusqu'à l'hôtel du gouvernement, où nous nous formâmes en bataille afin de poser les sentinelles nécessaires pour prévenir le pillage et les excès, pour maintenir le repos et protéger les propriétés ; mais ce fut là, pour le maréchal, que commencèrent les difficultés.

Le gouverneur russe avait forcé tous les fonctionnaires civils et tous les habitants russes à quitter leur ville. Or, personne ne pouvait donner les indications nécessaires ni nous éclairer sur les points les plus exposés ; il fallait se borner à s'établir militairement en attendant d'avoir pris une connaissance des lieux suffisante pour concourir au but de Sa Majesté : la conservation de la ville. L'Empereur n'entra pas encore dans Moscou, non plus que la Vieille Garde ni l'armée ; il n'y avait que l'avant-garde qui se trouvât en avant de la ville, sur la route de Kaluga.

A la nuit, des incendies éclatèrent à deux endroits différents ; on les attribua à l'imprudence de quelque maraudeur ; au reste, tout était tranquille. Le 15 au matin, la Vieille Garde fit son entrée, Sa Majesté alla loger au Kremlin ; c'était, au centre de la ville, une citadelle entourée de hautes murailles et de tours massives, qui renferme le palais des czars, celui des anciens patriarches grecs et du Sénat, l'arsenal et six églises, dont la principale avait neuf tours, chacune différente de forme et de dimension. Sur une d'elles s'élevait la croix par laquelle les Russes juraient en disant : « Les Français emporteront cette croix avant que ceci ou cela n'arrive. » L'Empereur la fit descendre et joindre aux trophées destinés à être envoyés à Paris. Quand l'incendie devint général, Sa Majesté quitta le Kremlin et alla habiter le palais Petrowskoïé, hors de la ville.

Dans la matinée du 15, le feu éclata en plusieurs endroits, entre autres à l'hôtel de la Bourse ou bazar, édifice de grandes dimensions où se trouvaient quantité de magasins encombrés de marchandises et de choses précieuses de toute espèce. Bientôt l'incendie fit de tels progrès qu'il devint impossible de sauver ces trésors ; déjà, le matin, on avait cherché vainement des pompes à incendie. Il y en avait 1,200 dans la ville, mais elles en avaient été emmenées par ordre du gouverneur Rostopchin deux jours avant notre arrivée, ainsi que le personnel de pompiers nécessaire. On ne réussit à réunir que quelques petites pompes lorsque le feu déjà était trop violent pour qu'on pût en attendre un effet quelconque.

L'incendie, éclatant dans tous les coins de la ville, devenait général ; notre division envoyait continuellement des détachements pour le sauvetage des magasins et des principaux

palais, mais presque tous les efforts étaient vains, et le soir la division fut assemblée et cantonnée dans le faubourg Ylia Worow, où le feu n'était pas encore général, tandis que dans la ville les flammes se répandaient de plus en plus.

Le 16 au matin, le vent devint tellement violent qu'on ne pouvait approcher à plusieurs milliers de pas de la partie de la ville qui brûlait ; les flammes se propagèrent de plus en plus dans la direction de notre quartier, mais le général Roguet fit immédiatement raser une série de maisons en bois, fit jeter les poutres et les planches dans les fossés de la ville et occuper les toits des édifices les plus considérables par deux bataillons et une multitude de paysans et d'habitants de chaque nationalité, pourvus de l'eau nécessaire. Il parvint ainsi de notre côté à arrêter le feu ou du moins à empêcher de nouveaux incendies, car les étincelles et même des morceaux de bois longs de plusieurs pieds étaient emportés par-dessus nos têtes par le vent furieux ; nous avions les cheveux et les habits brûlés.

Dans l'après-midi, on m'amena un pope ou prêtre grec qui avait demandé à parler à un officier supérieur. Grâce à un habitant allemand qui me servit d'interprète, il m'expliqua que des

VIII. 6



NOUS MARCHÂMES L'ARME AU BRAS (page 4, numéro de janvier).

sa position avantageuse, les abatis qui l'entouraient, un pont brûlé et d'autres obstacles ; cependant elle était évacuée. La canonnade avait entièrement cessé. Nous reçûmes ordre sur ordre pour accélérer notre marche ; l'Empereur nous avait devancés, et nous ne rejoignîmes Sa Majesté qu'à l'entrée de la capitale.

Là, nous apprîmes que l'armée ennemie avait quitté la ville et que le gouverneur russe, le général Rostopchin, l'avait recommandée à la bienveillance de notre souverain. Sa Majesté ordonna au maréchal Mortier d'en prendre possession avec notre division, sur quoi nous y entrâmes sans trouver la moindre résistance, sauf celle de quelques habitants armés qui voulaient défendre le Kremlin, mais qui furent bientôt chassés par le roi de Naples. Nous ne trouvâmes que des rues désertes et des maisons fermées ; un silence mortel, qui avait quelque chose de lugubre, régnait dans la ville. Quelques étrangers, des Anglais, des Américains, des Persans, des Chinois, des Allemands et des Français étaient restés dans leurs maisons ; ce fut par eux que

(*) Voir le *Figaro Illustré* de janvier 1896.

Russes voulaient incendier sa maison : je m'y rendis aussitôt et trouvai en effet un homme d'un aspect affreux, à demi-nu, une torche de câble trempée de poix et de goudron à la main, occupé à mettre le feu dans un tas de matières combustibles amoncelées. Je l'arrêtai, et il avoua immédiatement qu'il était là pour incendier, et cela par ordre du gouverneur de la capitale et du grand maître de la police Iwaszkin, qu'il était un des prisonniers de la maison de force, d'où il avait été relâché le jour précédent avec trois mille autres criminels. Je l'envoyai devant le général qui, après s'être fait répéter ses aveux, le fit fusiller sur-le-champ.

Renseignés par ce fait et par des plaintes semblables que les habitants n'osèrent nous adresser qu'après avoir, à cette prompte exécution, reconnu notre façon de penser, nous envoyâmes des patrouilles fréquentes dans tout le quartier avec l'ordre de fouiller les maisons et les cachettes. Ce ne fut pas inutile : quatorze misérables, tous pris en flagrant délit, subirent le sort du premier ; on en mit une vingtaine sous clé pour les envoyer au Grand Quartier Général, afin de faire revenir l'Empereur de l'idée fixe où il restait, malgré les rapports, que l'incendie était occasionné par l'armée.

Nous sûmes par les prisonniers et par quelques habitants que le gouverneur Rostopchin, trois jours avant son départ, avait fait mettre en liberté toute la populace des maisons de force, les avait divisés en trente compagnies, avait placé à leur tête des chefs dignes de lui-même et de telles troupes, et leur avait donné l'ordre formel de mettre le feu à la ville entière, mais seulement après que l'armée française y serait entrée et qu'elle se réjouirait de s'être emparée de la capitale russe. De cette manière, on pourrait nous attribuer cet acte de haute politique aussi bien que de barbarie, et sinon faire admettre ce mensonge par l'histoire, au moins l'implanter dans le cœur de tous les Russes pour exciter encore leur haine et leur soif de vengeance.

Maintenant, à l'exception du Kremlin, la capitale entière, avec tous les autres faubourgs, était en flammes ; qu'on s'imaginer une ville de neuf lieues de circonférence, consistant principalement en palais, engloutie dans une mer de flammes. Elles montaient jusqu'au ciel ; elles se répandaient au large, avivées par un vent furieux qui emportait des meubles de toute espèce et menaçait tout de destruction à des distances énormes !

L'incendie continua la nuit entière ; ce ne fut que le lendemain que le vent s'apaisa, et par suite, l'intensité du feu. S'il ne survenait pas d'autres malheurs, nous devons croire notre quartier sauvé. Le soir, il tomba un peu de pluie ; si elle n'éteignait pas complètement les flammes, du moins elle en diminuait la violence, l'incendie se concentra et les maisons que les flammes n'avaient pas encore atteintes furent conservées. Alors, nous primes un repos bien nécessaire ; nos hommes furent casernés dans plusieurs édifices et, grâce aux magasins de café, de thé et de sucre qui se trouvaient en abondance dans notre faubourg et que nous avions disputés aux flammes, grâce aux caves bien garnies de vin et aux entrepôts, nous eûmes tous les rafraîchissements nécessaires. Cependant on patrouillait toujours, et l'on assurait ainsi le repos et évitait le pillage.

L'Empereur, revenu au Kremlin, convoqua un conseil de guerre pour juger les prisonniers prévenus d'être les auteurs de l'incendie, et leurs aveux prouvèrent nettement que la catastrophe avait été préméditée par le patriote Rostopchin, que tout avait été préparé depuis longtemps, que les archives et les trésors du Kremlin avaient été emportés, que le clergé et la no-

blesse avaient été invités à cacher leurs meilleurs effets, tandis que la populace était bercée par de faux rapports de nouvelles victoires fictives, afin d'exciter au plus haut degré sa haine contre les incendiaires présumés à mesure que le désastre de Moscou la frapperait plus cruellement. Non content de détruire la capitale de sa patrie d'une manière si inhumaine, ce brave homme avait trouvé un autre moyen pour éterniser son nom. Un monstre horrible, chimiste anglais, avait imaginé une machine infernale destinée à envoyer d'un coup l'armée française rejoindre ses ancêtres. Depuis quelques semaines, cet Anglais s'occupait, au château de Woronzoff, de concert avec le comte Rostopchin, à construire cette machine qui, suspendue à un ballon, devait être portée au-dessus de notre armée ; alors elle éclaterait et, en un clin d'œil, réduirait tous les Français en poussière. Seul, le manque de temps et de matériel empêcha l'Anglais de réussir.

L'Empereur installa une administration militaire et civile afin de rétablir et de maintenir l'ordre ; il nomma le duc de Trévise gouverneur, le général Milhaud commandant de place et le consul général de Lesseps intendant civil de Moscou ; il divisa la ville en douze districts et mit à la tête de chacun un commandant militaire ; en même temps il prit des mesures pour réaliser l'illusion dont il se berçait : que dans la capitale il prescrirait la paix à l'ennemi vaincu. Déjà la saison était assez avancée, et la suite des opérations offrait bien des difficultés, quoique la température fût douce et nous fit croire que les descriptions



LE GÉNÉRAL LE FIT FUSILLER SUR-LE-CHAMP (page 22).

du froid précoce dans ce pays fussent exagérées. Ainsi, des négociations furent ouvertes et le général de Lauriston, aide de camp de l'Empereur, fut envoyé à plusieurs reprises au quartier général de Kutusow. Ce feld-maréchal était trop ennemi de l'Empereur pour désirer une paix qui le priverait du plaisir de détruire l'armée française jusqu'au dernier homme. Il se garda donc bien d'introduire l'ambassadeur français auprès d'Alexandre, mais il promit de présenter les propositions à ce monarque ; on conclut un armistice et on nous leurra de l'espoir d'une paix prochaine.

En l'attendant, nous nous installâmes à notre aise et tuâmes le temps à manger, à boire, à dormir, à passer des revues, à nous raconter des histoires de parlementaires arrivés ou envoyés, de préliminaires de la paix, à causer de la retraite et des quartiers d'hiver, à commenter et à exécuter l'ordre de nous approvisionner pour six mois, à collectionner des curiosités, des pelisses belles et coûteuses, etc.

L'armistice et l'espoir d'une paix prochaine avaient donné à nos avant-postes une certaine confiance qui les rendit assez négligents ; le roi de Naples surtout, qui commandait encore l'avant-garde, s'était bercé de cette croyance quand, soudain, le 18 octobre, il fut attaqué et refoulé par un ennemi très supérieur en nombre. Cette nouvelle ouvrit enfin les yeux à Napoléon ; le 19 au matin, le Quartier impérial et la Garde évacuèrent Moscou et nous bivouaquâmes cette nuit près de Krasnoé, sur la route de Kaluga.

Nous quittions donc Moscou. Bon Dieu, quel cortège ! Chaque lieutenant, chaque sergent, et maint soldat même, avait sinon un *kibitka* ou *druska*, au moins un *konja* chargé d'on ne sait quoi, car, comme aux fripiers juifs, tout leur était bon ; et si, par malheur, un véhicule versait, on ne pouvait imaginer rien de plus ridicule que ce qui en sortait. Des pelisses russes, des habits de gala français, des ballots de café, du poisson salé, des châles de cachemire, de l'argenterie brisée ou fondue, du sucre, du riz, des parures de femme, du vin, des robes de pope, de la farine,

des instruments de musique et des peaux d'ours, tout cela entremêlé de la manière la plus comique.

Après notre départ, le duc de Trévis, avec la première division de la Garde, une division polonaise et quelques régiments de cavalerie démontée, garda encore les restes de la ville. Quelques jours plus tard, ces troupes quittèrent également Moscou; environ deux heures après leur départ, le Kremlin sauta avec un tel fracas qu'à un quart de lieue à la ronde les murs des palais qui étaient encore debout s'écroulèrent, la partie de la ville qui avait été conservée devint la proie des flammes.

Le 20, nous poursuivîmes notre route vers Kaluga; notre division formait l'arrière-garde et était chargée de couvrir les trophées de Moscou et le trésor. Jamais je n'ai servi plus péniblement que ces jours-là; je montais et harassais successivement mes cinq chevaux, et j'avais à peine le temps de prendre quelque nourriture. J'étais continuellement envoyé avec des rapports au prince major général; celui-ci, assez souvent, m'introduisait chez l'Empereur, à qui il me fallait répéter mes nouvelles.

Nous arrivâmes le 23 octobre à Borowsk, où se trouvait le Quartier Général Impérial; le 24, nous avançâmes jusqu'à Malojarslawetz, où le corps du prince vice-roi était engagé dans un combat avec les Russes. Ils furent repoussés hors de la ville après qu'elle eut été prise et reprise plusieurs fois. Le soir nous arrivâmes à notre bivouac, près de Gorodnia; le lendemain, à sept heures, la division reçut l'ordre de prendre les armes; à ce moment, nous entendîmes des cris formidables, que nous reconnûmes bientôt pour ceux des Cosaques. Nous traversâmes immédiatement le village en nous dirigeant du côté d'où nous présumions qu'était l'ennemi et trouvâmes à l'entrée l'Empereur qui, revenant d'une reconnaissance, avait été chargé par les Cosaques, lesquels probablement se seraient rendus maîtres de sa personne si la cavalerie de la Garde n'eût été prête à monter à cheval et ne leur eût opposé une vive résistance. L'Empereur se montra content de notre présence et dit à notre général: « Ah! vous voilà, Roguet! vous allez poursuivre les Cosaques; sans la cavalerie de ma Garde, ils auraient fait un hurra épouvantable. » Après quoi il nous envoya, en avant du village et ensuite à la droite du chemin de Malojarslawetz, à la poursuite des Cosaques que nous trouvâmes près d'un petit village; nous les en chassâmes sans trop de peine en leur prenant quelques chariots et un nombre considérable de bétail.

Le gros de la division avait fait halte auprès du village; le général Roguet m'envoya, avec deux compagnies de mon bataillon, commandées par les capitaines Dubiez et van Boecop, et une compagnie du premier bataillon, sous les ordres du capitaine Reuther, pour continuer la poursuite. Je passai la Prudka, je pris un second village et j'en chassai trois mille Cosaques; ensuite je fis former un carré plein à la barbe de cinq mille d'entre eux sans qu'ils osassent s'approcher. Je restai là pendant deux heures et repassai ensuite la rivière pour rejoindre la division, qui bivouaquait sur une hauteur. Je n'eus qu'un seul blessé, tandis que les Cosaques comptaient plusieurs tués.

A Moscou, le général Roguet et le maréchal Mortier

m'avaient proposé pour le rang de colonel d'un régiment de ligne, le prince de Neuchatel me l'avait promis également; malheureusement, quand cette proposition fut remise à l'Empereur, la nouvelle de l'attaque des Russes et de l'échec du roi de Naples venait d'arriver; irrité par cette nouvelle, Sa Majesté ne daigna pas entendre des propositions et jeta la mienne au feu avec plusieurs autres.

Maintenant, après l'épisode de la Prudka, le maréchal LeFebvre, duc de Dantzig, qui nous commandait après l'évacuation de Moscou, m'avait remarqué et avait invité le général Roguet à me proposer pour le grade d'adjudant-commandant (colonel de l'état-major général). Comme j'avais souvent déclaré ne pas ambitionner cette charge, le général m'en entretint de nouveau et me fit les plus belles promesses; j'eusse préféré le commandement d'un régiment, mais je consentis et fus, le même jour, proposé pour ce grade au prince major-général. Nous restâmes le 25 dans la position sur la Prudka et retournâmes le 26 à Borowsk, que nous trouvâmes presque entièrement brûlé ou en flammes; nous bivouaquâmes en dehors et primes le 27 la route de Mozaïsk: la grande retraite commença!

Le 28 nous arrivâmes à Mozaïsk; en cherchant un endroit pour notre bivouac, je vis à une certaine distance des espèces de pyramides blanches, et ne sachant ce que c'était, je m'y rendis à cheval. Quel spectacle affreux s'offrit à mes regards! c'étaient des tas de cadavres desséchés et amaigris au plus haut degré, ce n'étaient que des squelettes n'ayant conservé que la peau, et avec cela d'une longueur extraordinaire, comme s'ils avaient été tendus. Il y en avait environ 6 à 700, provenant apparemment de soldats morts dans les hôpitaux de Mozaïsk et qu'on avait entassés de la sorte pour s'épargner la peine de les enterrer.

Plus tard, pendant notre retraite, je vis souvent de tels spectacles et toujours aux abords de quelque petite ville où un hôpital avait été établi. Cependant, quelques jours plus tard, un spectacle encore plus lugubre m'était réservé. Nous passâmes devant le couvent de Bolotskoïé, où un semblable hôpital avait été établi; on s'occupait de l'évacuation des malades; on en chargeait un ou deux sur chaque voiture qui passait, on les hissait sur les chariots, où ils juraient et se battaient, pendant que les propriétaires protestaient contre l'augmentation de leur chargement. Cependant quelques gendarmes décidaient la question et en imposaient le nombre fixé à chaque voiture; mais les sentiments humains avaient tellement disparu que quelques heures après, et pour certains, à peine les voitures étaient-elles hors de la vue des gendarmes, que les malheureux étaient précipités par terre et restaient gisant le long de la route. J'étais entré dans le couvent; ce que j'y vis me serra le cœur. Morts et vivants étaient couchés pêle-mêle; ceux qui pouvaient se lever ou marcher tant soit peu furent menés dehors vers les voitures qui devaient les emporter, mais ceux qui ne pouvaient que se lamenter furent repoussés impitoyablement et restèrent, attendant une mort certaine, parmi leurs camarades déjà roidis.

Nous traversâmes Gjats, Wiasma et Dorogoboié, où quelques maisons étaient encore debout et où se trouvaient des espèces de magasins de vivres; nous espérions toujours avoir une distribution, mais chaque fois nous étions déçus.

Tous les liens de l'ordre et de la discipline étaient rompus. Comme un loup affamé le soldat attaquait les magasins, prenait tout ce qui lui tombait sous la main, et souvent la plus grande partie des vivres était foulée aux pieds ou gaspillée. En outre, il n'était pas rare de voir un magasin brûler avant qu'il fût à moitié vidé, et on voyait la farine ou quelque autre denrée inestimable pour nos estomacs vides devenir la proie des flammes, ainsi que parfois et assez souvent ceux qui, poussés par la faim, essayaient d'en sauver quelques bribes.

La route de Mozaïsk à Smolensk avait été continuellement couverte par une colonne serrée de soldats isolés qui fondaient leur espoir sur cette dernière ville (Molince, comme ils l'appelaient) comme sur un pays regorgeant de lait et de miel; mais cet espoir fut bientôt déçu, car quoiqu'il s'y trouvât quelque provision, l'affluence de ces isolés, le désordre qui régnait parmi eux et la confusion des différents corps d'armée, tout était pour rendre les distributions bien difficiles et parcimonieuses, et encore n'en faisait-on qu'exclusivement aux troupes marchant en corps.

Le jour de notre arrivée, le général Roguet m'avait envoyé en avant de la division pour recevoir les ordres du Prince major général sur la position à prendre. Je me dirigeai donc de grand matin sur Smolensk; j'avais l'estomac creux et j'étais à pied, car déjà le froid m'empêchait de monter à cheval; je vis un sergent d'artillerie qui portait un pain; il y avait longtemps que je n'avais vu un pain! Je demandai à ce sergent de m'en céder un mor-



MORTS ET VIVANTS ÉTAIENT COUCHÉS PÊLE-MÊLE (page 23).

ceau et je lui offris un napoléon ; il me refusa, me disant qu'il ne pouvait manger de l'or. Les larmes me vinrent aux yeux. A cette vue, le brave homme me tendit tout de suite un bon morceau en me disant : « Il paraît que vous avez bien faim ; voilà un morceau, avec cela vous irez bien jusqu'à la ville. » Je lui offris encore mon napoléon, mais, avec un regard où passait tout son bon cœur, il refusa, se trouvant suffisamment



JE VIS UN SERGENT D'ARTILLERIE (page 24).

récompensé par mes larmes de reconnaissance et par une forte poignée de main.

Le 11 novembre, à Smolensk, je reçus ma nomination d'adjudant-commandant et rendis mes fonctions de chef d'état-major au lieutenant-colonel Auguste de Contamine, qui nous rejoignit avec un bataillon provisoire de jeune Garde. Cependant le général me retint auprès de lui avec la promesse de demander ma nomination comme chef d'état-major effectif à la première occasion.

En entrant à Smolensk, la roue d'un canon avait touché un de mes orteils ; j'avais d'abord négligé cette contusion, mais après quelques jours j'en ressentis une douleur tellement violente qu'il m'était impossible de mettre mes bottes et qu'il fallait me contenter d'une paire de souliers de feutre.

Depuis Dorogoboié, le grand froid s'était fait sentir, le pays entier était couvert de neige, on ne voyait presque plus de maisons, on ne trouvait plus la moindre nourriture ; un cheval qui tombait était immédiatement déchiré, même avant qu'il eût expiré, et les soldats se battaient pour un morceau de chair palpitante, parfois pour un lambeau d'une charogne gisant le long du chemin qui, gelée, fournissait une apparence de nourriture. Nous ne quitions pas un bivouac sans y laisser quantité de soldats gelés et morts ; en un mot, la misère croissait tous les jours.

Il est évident que c'eût été folie de penser à concentrer et à réorganiser de tels éléments ; il n'y avait d'autre parti que de continuer la retraite. Le froid redoubla d'intensité, et les chemins étaient tellement glissants que les chevaux ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes. Nous étions restés quatre jours à Smolensk afin de prendre du moins quelque repos ; nous nous remîmes en route le 14, nous dirigeant sur Orcha, où devait s'effectuer la concentration des différents corps.

La misère augmentait toujours, les chevaux tombaient morts devant les pièces ; alors on brûlait les caissons à côté de la route, on jetait les canons dans les lacs et les rivières, on brûlait et l'on abandonnait les voitures. Les nombreux ravins ou chemins creux rendaient la marche presque impossible, et la lenteur des mouvements, l'absence totale de vivres et de fourrage obligeaient à quantité de détours et par suite à de plus

grandes fatigues. Pour comble de malheur, les Cosaques ne cessaient de nous entourer, tuant quantité d'isolés, chargeant l'artillerie et le convoi, y prélevant à chaque moment une part de butin, ou tout au moins y répandant un désordre épouvantable. C'est ainsi que nous atteignîmes Krasnoé dans une tenue bien différente de celle que nous présentions lors de la fête de l'Empereur. Dans cette marche de deux jours je perdîs mon chariot attelé de quatre konjas et pourvu d'une petite quantité de vin, de farine, de café et de sucre ; jamais je ne pus retrouver le domestique qui le conduisait ; je fus bien heureux d'avoir chargé, à Smolensk, mes chevaux de main de mes habits et de mes pelisses, ainsi que de quelques livres de café.

Le soir, à onze heures, le général Roguet reçut l'ordre de marcher avec la division sur le village de Putkova, situé à trois quarts de lieue de distance, afin d'y surprendre l'ennemi et d'occuper sa position. Nous nous mîmes donc en mouvement à une heure du matin ; après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes les vedettes des Cosaques et, bientôt après, nous en trouvâmes un piquet considérable. Nous formâmes le carré, nous marchâmes sur le village au pas de course et nous y trouvâmes un régiment d'infanterie qui nous reçut avec une décharge générale. Sans y répondre, nous poussâmes en avant, baïonnette croisée, culbutant l'infanterie et chassant les Cosaques devant nous. Comme, à l'entrée du village, nous avions formé deux colonnes et que la nuit était des plus sombres, nous n'osions faire feu que rarement et dûmes principalement avoir recours à la crosse et à la baïonnette pour expulser les Russes du village, où ils rentrèrent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin nous en restâmes maîtres au point du jour. Nous leur primes trois caissons et quelques prisonniers, leurs canons ayant été retirés pendant le combat, après nous avoir envoyé une volée de mitraille. Au matin, nous occupâmes une position au delà du village, où nous trouvâmes plusieurs tués. Nos pertes étaient légères ; le colonel Mallet et le lieutenant-colonel Blondeau, du 1^{er} régiment de voltigeurs, de même que le lieutenant-colonel Gillet, des fusiliers-grenadiers, avaient été blessés. Le lieutenant-colonel Blondeau, voulant se rendre tout seul à Krasnoé, tomba prisonnier entre les mains des Cosaques.

Nous restâmes dans notre position durant la journée ; dans la nuit du 16 au 17, nous décampâmes en silence, traversâmes Krasnoé et primes position en avant de cette ville, sur la route de Korikna, pour couvrir la retraite du Grand Quartier Général et du train d'artillerie jusqu'à l'arrivée du 1^{er} corps. Le maréchal prince d'Eckmühl tourna la ville et nous laissa en position, de sorte que bientôt nous fûmes exposés à un feu violent d'artillerie qui fit un ravage terrible dans nos rangs. Je ne me souviens pas d'avoir passé une journée plus meurtrière ; cependant l'attitude de nos braves régiments était admirable et commandait le respect. Chacun, voyant tomber un grand nombre de camarades de tout rang, restait à sa place et se contentait de serrer ; à cette vue, un sentiment de fierté s'empara de moi, m'élevant au-dessus de toute crainte pusillanime.

Le 3^e régiment de grenadiers de la Garde, composé de Hollandais, se trouva à notre droite dans une position bien chaude, exposé à la mitraille d'une batterie et entouré de tirailleurs ennemis. Les soldats se battirent bravement, se montrant dignes de leurs ancêtres, et ne se retirèrent qu'après que le régiment eût été réduit à trente-cinq hommes, sans cartouches, et après que ces trente-cinq hommes eussent été relevés par le 1^{er} régiment de voltigeurs de notre division. Ce régiment, qui allait aussi être anéanti, était commandé par le lieutenant-colonel Pion. Il essuya immédiatement la charge d'une colonne de cavalerie, mais forma le carré et repoussa l'ennemi à trois reprises. Le général Roguet, voulant le faire revenir en arrière, me chargea d'en aller donner l'ordre au commandant, mais voyant que j'avais pénétré péniblement à cause de mon pied blessé et de mes souliers de feutre, il me rappela et fit porter l'ordre de la retraite par le capitaine du génie Lucotte. Celui-ci réussit à entrer dans le carré, mais les charges répétées de la cavalerie ennemie empêchèrent le régiment de se déplacer. Le général envoya alors le général Boyeldieu, avec le 1^{er} régiment de tirailleurs, pour soutenir et ramener le carré ; mais tout ce que Boyeldieu put faire, ce fut de sauver cent trente blessés en état de se tenir sur leurs jambes ; au moment où il arriva, le carré était enfoncé et entièrement détruit, et le capitaine Lucotte était tué. Quel eût été mon sort, sans mes souliers de feutre ?

L'artillerie ennemie s'était approchée et mitraillait le régiment des tirailleurs d'une manière tellement terrible que, pour avoir été en ligne pendant vingt minutes, il perdit dix officiers et cent soixante-dix hommes ; son commandant, le colonel Lenoir, eut la jambe fracassée. Le général Boyeldieu se retira en carré dans le plus bel ordre et ramena le régiment à sa première place.

La canonnade devenait de plus en plus violente, les boulets et les obus volaient parmi nous comme des pois qu'on sème, quand enfin, environ à deux heures de l'après-midi, nous commençâmes la retraite et suivîmes le quartier général. En défilant

par Krasnoé, il nous fallait passer un pont sur une rivière presque desséchée, mais à bords escarpés; dans le prolongement d'une des rives, l'ennemi avait établi une batterie de six pièces, qui faisaient feu sur le pont. Rien de plus hideux que la poussée d'hommes, de chevaux, de traîneaux, de voitures et de canons vers le pont, où les boulets et les obus frappaient en plein, emportant à la fois des demi-douzaines — le lieutenant-colonel George y fut blessé grièvement à la main. Je me laissai tomber sur la berge et passai ainsi la glace sur le fond de la rivière, puis j'escaladai la berge opposée et j'évitai de la sorte le passage du pont. Nous nous dirigeâmes sur Léadi, mais bientôt les Russes firent avancer une batterie sur notre route et ouvrirent le feu, qui nous prit à revers. Nous trottinâmes, le cœur serré, jusqu'à ce qu'une batterie à cheval de la Garde prit position et délogeât l'artillerie ennemie. Ce jour, notre division perdit plus de mille hommes, parmi lesquels plusieurs braves officiers; la 1^{re} division de la Garde, ainsi que la vieille Garde, essuyèrent également des pertes considérables. Krasnoé resta encombré de blessés, dont beaucoup trouvèrent la mort dans les flammes.

Nous avions espéré trouver à Orcha quelques magasins, mais là encore les premiers arrivants avaient pillé, foulé aux pieds et éparpillé les vivres, ne laissant aux survivants que la vue de débris innombrables.

Jusque-là, le désordre qui, de jour en jour, avait augmenté dans l'armée, s'était fait assez peu sentir dans notre division, grâce aux bonnes dispositions du général Roguet, qui maintenant une discipline sévère, avait en même temps pris des mesures pour se procurer quelques vivres, sur lesquels il économisait soigneusement; à Toloszin, cependant, le désordre s'empara tout à coup de la division, et d'une manière effroyable. Un bivouac dans un borbier, sans paille ni bois, une distribution fort irrégulière, presque pas de vivres, un froid de neige humide, telles en furent les premières causes; le mauvais temps des jours suivants, les chemins impraticables, le manque

toujours croissant de nourriture, le mauvais exemple de ceux qui marchaient sur nos flancs, achevèrent de décomposer notre division ou plutôt la firent disparaître, car on ne saurait dire où les éléments se fondirent. Beaucoup de soldats tombèrent pour ne plus se relever; d'autres, marchant isolément, devinrent la proie des Cosaques; le nombre des hommes armés diminua à vue d'œil, les humeurs se gâtèrent, des hommes devinrent farouches, d'autres apathiques, plusieurs perdirent courage et bien peu restèrent calmes.

Depuis Mozaïsk, je souffrais d'une maladie intestinale chronique qui souvent me rendait la marche bien pénible, cependant je luttais tant que je pus et pataugeai avec la colonne. Quant à monter à cheval, il ne fallait pas y penser, à cause du froid. Quelque repos pendant la nuit entre mes peaux d'ours et mes pelisses, et le matin un gobelet rempli de café, me tenaient tant soit peu sur les jambes; c'est à ces moyens que j'attribue mon salut.

Le 25 novembre nous arrivâmes devant Borisow et dressâmes notre bivouac à côté de cette ville, située sur la Bérézina. A Borisow, il y avait eu un pont, mais les Russes l'avaient brûlé, et s'étaient, au nombre de quinze mille hommes, sous les ordres de l'amiral Tchitchakoff, retranchés sur l'autre rive.

A une heure de la nuit, nous décampâmes et marchâmes le long de la Bérézina jusqu'à environ deux heures de distance de Borisow. Nous nous arrêtâmes près du village de Weselovo et nous vîmes qu'on était occupé à construire deux ponts sur la rivière. Cet ouvrage était terminé le 27 au matin, et le passage commença; notre division suivit l'Empereur, qui établit son quartier général à Studzianka, sur l'autre rive, et où nous bivouaquâmes pour attendre le passage des restes de l'artillerie et du train des équipages, manœuvre fort difficile et lente, à cause des ruptures répétées des ponts.

Le 28 au matin, l'ennemi nous attaqua; nous étions couverts de son côté par le corps du maréchal Oudinot et par celui du maréchal Ney, qui convainquirent bientôt les Russes que, mal-



UN BIVOUAC DANS UN BOURBIER (page 25).

gré notre petit nombre, le courage ne nous manquait pas encore, et que si nous étions vaincus, ce n'était pas par leur armée, mais par le froid, les mauvais chemins et le manque de vivres. L'ennemi fut battu et perdit deux mille prisonniers. Le nombre de ses tués fut fort considérable.

En attendant, les Russes avaient pris position sur la rive opposée, évacuée partiellement par nos troupes, et avaient fait

avancer une batterie qui couvrit les ponts de ses feux et y fit un ravage formidable. La plus grande partie des bagages, ceux mêmes de l'Empereur, durent être brûlés; une autre partie se perdit dans la rivière et le reste tomba entre les mains des oiseaux de proie cosaques. Le nombre des malheureux qui perdirent la vie lors de ce passage funeste est indicible.

Nous continuâmes notre retraite le 29. Chaque jour, à notre

grand regret, le désordre augmentait, et les corps qui marchaient militairement se dissolvaient; notre division qui, le 14, au moment où elle quittait Smolensk, était forte d'environ six mille hommes, en comptait maintenant à peine seize cents sous les armes. Les vivres diminuèrent encore; on ne se nourrissait que de chair de cheval et d'un peu de farine qu'on faisait bouillir ou bien cuire sur les cendres; heureux encore quand on en avait!

Avant l'arrivée de l'armée à Borisow on avait, pour protéger la personne de Sa Majesté, formé une garde d'honneur composée d'officiers des régiments de cavalerie démontés et commandés par le général Grouchy comme colonel. Les généraux DeFrance, Saint-Germain et Sébastiani en étaient les capitaines; les colonels étaient sous-officiers, ils escortaient partout l'Empereur sous le nom d'escadron sacré. On ne saurait se figurer rien de plus magnifique ni de plus respectable.

Depuis quelques jours, et surtout les 6 et 7 décembre, le froid avait augmenté considérablement; le 8 au matin, le thermomètre marqua vingt-sept degrés au-dessous de zéro; nous partîmes, ce jour-là, à quatre heures et demie du matin de Miedniki, où nous avions passé la nuit dans une église. La fumée épaisse des feux que nos soldats y avaient allumés avait enflammé mes yeux, et le froid terrible que je ressentis en quittant notre asile me rendit absolument aveugle. Ordonnant à mes domestiques de suivre la colonne avec mes chevaux, je me mis en marche tant bien que mal, éprouvant des douleurs atroces, comme si mille aiguilles me piquaient les paupières; je ne les ouvrais que de temps en temps, pour reconnaître si je me trouvais encore parmi nos gens, car on n'entendait aucun bruit que les pas craquant sur la neige glissante; on n'obtenait aucune réponse à ses questions.

Ce silence était affreux! Par suite de l'inflammation de mes yeux, je ne pouvais distinguer les pentes du chemin, je tombais à chaque instant; tous mes membres étaient meurtris, et cependant je dus mon salut à ces chutes graves et répétées, car elles me préservèrent de la léthargie, qui coûtait la vie à tant de nos hommes. Le jour venu, l'officier payeur de mon ancien régiment, Levêque, me reconnut; mon allure chancelante lui trahit ma situation désespérée, il m'offrit le bras. Il était temps, car déjà j'étais tellement las d'esprit et de corps que je n'avais plus envie de marcher. Je le priai de me faire prendre un peu de



L'OFFICIER-PAYEUR ME RECONNUIT (page 26).

repos, mais il m'entraîna, et me sauva pour ainsi dire malgré moi. Après avoir marché ainsi pendant deux heures, mon sang s'était réchauffé, mon bonnet de loutre, tiré sur les yeux, en avait amélioré l'état, la douleur avait diminué sensiblement, de sorte qu'il m'était possible de regarder. Je remerciai donc mon sauveur, et maintenant que j'écris ceci, ma reconnaissance envers lui reste gravée dans mon cœur.

Le spectacle de ces hommes tombant de sommeil et mourant

de froid était horrible; il y en eut plus de cinq mille qui succombèrent ce jour-là. La plus grande partie de ces malheureux appartenait à la division Loison et à la garde d'honneur italienne, toutes deux envoyées de Wilna à notre rencontre. C'étaient des jeunes gens qui, n'ayant pas fait la campagne, étaient moins endurcis et se méfiaient moins du froid.

En arrivant enfin, dans l'après-midi, à Wilna, un autre spectacle, non moins terrible, nous attendait. Le faubourg, rue étroite, longue environ d'un quart de lieue, était tellement encombré de véhicules pillés et jetés sens dessus dessous et de cadavres d'hommes et de chevaux, qu'il ne fallait pas songer à y passer à cheval ou en voiture. Je luttai deux heures entières pour atteindre la porte de la ville, mais l'entrée en était parfaitement impossible; notre division resta donc dans le faubourg; je me mis à la recherche d'une maison pour loger le général, j'en trouvai une auprès de la porte et en pris possession. Alors je tâchai de nouveau d'entrer en ville; j'y réussis, en grimpant sur les têtes des soldats serrés sous la porte. Je parvins à trouver quelques bouteilles de vin et un peu de pain et, chargé de ce butin payé au poids de l'or, j'essayai de retourner à mon faubourg.

Comme j'allais entrer dans le quartier de mon général, une femme polonaise me poussa dehors; j'allais me fâcher de cette réception malhonnête, mais cette femme me montra du doigt mes mains et m'expliqua ainsi la cause de son apparente impolitesse. Pendant la journée, j'avais garanti mes mains du froid en les enfouissant dans le pont de mon pantalon, où j'avais serré en doublure un morceau de peau de mouton. Mais, dans le faubourg, pendant mon escalade, j'avais dû les sortir, ce qui les avait fait geler jusqu'aux poignets. Je me hâtai de les laver avec de la neige, mais la Polonaise me fit expliquer par un juif que cela ne suffirait pas et qu'elle me procurerait un meilleur moyen. Bientôt elle revint avec un seau rempli d'eau glacée et m'invita à y plonger mes mains. Durant plus d'un quart d'heure je ne les sentais plus, mais après ce fut comme si elles avaient été piquées par des milliers d'aiguilles et d'épingles; puis une chaleur extrême s'y fit sentir, et ce ne fut qu'alors que le juif, qui les avait tenues dans l'eau, me permit de les retirer. Par cette opération, j'eus le bonheur de garder mes mains; il ne m'en resta qu'un engourdissement absolu, qui ne disparut qu'après un changement de peau complet. Mon nez avait souffert davantage, ainsi que mes oreilles, cependant ils se guérirent aussi, après quelques semaines de suppuration.

Le lendemain, à mon réveil, je fus bien inquiet en apprenant que mes domestiques n'étaient pas encore arrivés; quelques heures plus tard, on me dit qu'on avait vu dans la ville l'un d'eux qui avait dit à l'état-major que mon premier domestique et mon sapeur étaient morts, que lui-même avait perdu une main et que mes chevaux et mes bagages avaient disparu. La perte de mon Daniel, un garçon fidèle et honnête, me chagrina bien; je le regrettais comme un ami, car ne peut-on pas donner ce nom à un serviteur dévoué dans une telle position? Dans son dévouement, il avait refusé de quitter les chevaux, n'avait pu se faire jour au travers des obstacles accumulés devant la porte, et enfin, vaincu par le froid, avait péri de même que le sapeur. Le troisième domestique, voyant ses compagnons morts et ayant eu une main gelée en tenant un cheval, l'avait lâché enfin et s'était sauvé tant bien que mal; je ne le revis jamais.

Et voilà que j'étais comme Bion, je portais tout ce que je possédais avec moi! Je perdais à Wilna trois domestiques, cinq chevaux, mon bagage entier, mes papiers, mes décorations et une somme considérable d'argent; mille francs en traites ou billets de banque, que je portais sur moi, fut tout ce qui me resta de mes économies pendant la campagne entière. Cinq mois de solde, que j'avais laissés au trésor du régiment, avaient été engloutis à Krasnoé dans la glace; un coffre plein d'effets avait été transporté du magasin de Dantzig vers celui de Wilna sans que je pusse le retrouver et devint la proie des juifs et des Cosaques. En quittant Paris, je m'étais pourvu d'or, d'habits, de linge, de harnachements pour deux années; mes chevaux étaient beaux et bons et à l'épreuve des fatigues; le plus âgé avait huit ans; en un mot, je perdais ce jour-là tout ce que je possédais, et la perte dépassait cinq cents louis. Mais enfin je gardais mes os et je fus plus heureux que des milliers d'autres.

En arrivant à Wilna, on nous apprit que l'Empereur, qui depuis Osmiana, à deux étapes d'ici, avait devancé l'armée, l'avait quittée définitivement et avait chargé le roi de Naples du commandement de la Grande Armée pendant son absence, avec le prince de Neuchâtel pour *ad latus*. On nous raconta encore que nous resterions ici pendant cinq à six jours, que le duc d'Elchingen formerait une ligne défensive, que les troupes seraient habillées et chaussées dans les magasins de Wilna, qu'il y avait abondance de vivres; enfin on nous promit le repos pendant quelque temps.

Seulement... dans l'après-midi, quelques Cosaques s'approchèrent du faubourg et, avec quelques petits canons qu'ils emportaient avec eux sur des traîneaux, ils ouvrirent le feu sur les bandes d'isolés qui arrivaient comme la veille et s'entassaient

devant les obstacles accumulés devant la porte et dans le faubourg comme un troupeau de brebis auquel on a donné l'alerte. La consternation se répandit partout; le roi de Naples et le prince de Neuchâtel montèrent à cheval, le duc de Dantzig parcourut les rues de la ville le sabre à la main et, suivi d'un tambour de ligne battant l'alarme et d'environ trente grenadiers

de la vieille Garde, les isolés se heurtèrent comme des bêtes sauvages, ne voyant que des Cosaques et ne croyant entendre que des coups de canon dans chaque bruit contre les portes.

Le général Roguet chargea sa division de prendre les armes et de se tenir prête dans ses quartiers; nous restâmes dans cette excitation jusqu'au soir, où nous reçûmes l'ordre du duc de



IL EST IMPOSSIBLE DE SE FAIRE UNE IDÉE DE LA MARCHÉ DE NOTRE ARMÉE (page 27).

Trévise de nous rendre, avec la division, au faubourg de Kowno. Le général retarda ce mouvement jusqu'à quatre heures du matin, pour donner au soldat quelque temps de repos; en attendant, nous fîmes un état de situation de la division et constatâmes qu'il ne restait que cinq cents hommes des huit mille qui avaient passé le Rhin. Nous quittâmes notre faubourg à quatre heures et les Cosaques s'y glissèrent; nous tournâmes la ville, arrivâmes dans le faubourg désigné et continuâmes immédiatement notre marche sur la grande route. A une lieue de distance de Wilna il fallait gravir une montagne; un défilé voisin, rempli de neige, rendait le passage difficile, quelques voitures versèrent, quelques centaines, qui suivaient, furent arrêtées par cet incident et pillées sur-le-champ par nos propres petits Cosaques avec une adresse digne des Cosaques véritables. Une scène analogue se passa dans les faubourgs et dans la ville de Wilna, où les Cosaques, les Juifs et nos isolés firent affaire commune et pillèrent ensemble, fait assez fréquent dans cette retraite. C'est ici que notre bon général, de même que le duc de Trévise, perdit tout ce qui lui restait.

Nous marchâmes, ce jour-là, jusqu'à Eviai, qui ne se composait plus que de trois maisons. L'armée entière bivouaquait dans la neige, tandis que l'arrière-garde qui, sous les ordres du duc de Bellune, avait quitté Wilna plus tard, avait pris position à environ quatre lieues derrière nous.

Le lendemain, 11 décembre, nous arrivâmes à Zimori, dans un bivouac aussi mauvais qu'Eviai. Je trouvai gîte dans une maisonnette pleine de militaires de tous les rangs; j'étais à jeun depuis Wilna; un général westphalien m'offrit quelques pommes de terre en échange d'un peu de thé que je possédais par hasard. Quoique heureux de cette offre, je crus mourir en mangeant la première pomme de terre; mon estomac était tellement affaibli qu'il ne pouvait plus supporter la nourriture solide. Je croyais avoir atteint la fin de mes jours et n'espérais plus qu'un doux sommeil le lendemain dans la neige. Par bonheur un de mes camarades, auquel je découvris ma douloureuse condition, me donna un morceau de biscuit de mer et un peu de sucre, mélange qui, fondu dans la bouche, me remit tant soit peu et me donna la force d'atteindre Kowno.

Il est impossible, pour celui qui n'a pas assisté à cette campagne, de se faire une idée de la marche de notre armée, ce jour-là et les suivants. Depuis Mozaïsk, le bagage était perdu; par les fatigues, le manque de fourrage et la mort des domestiques, il ne restait que bien peu de chevaux, et ceux qui restaient n'étaient que des squelettes. La plupart des régiments étaient dispersés; on voyait des officiers sans troupes, des généraux à pied, souvent les bottes trouées, sans chapeau, la tête entourée d'un morceau de toile ou de peau de mouton, le corps couvert d'une sale pelisse de paysan polonais en guise de manteau; des soldats sans fusil, sans sac, une panetière sur l'épaule et un bâton à la main, accourés de haillons crasseux, pleins de vermine, et souffrant de toutes les misères de la faim. Ajoutez à ces accoutrements, marques extérieures de la misère la plus dure, les visages creusés par tous les maux imaginables, ces gens pâles et maigres, couverts de la boue, noirs de la fumée des bivouacs, les yeux enfoncés et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et inculte, et tout cela marchant pêle-mêle, comme une troupe de brigands.

C'est de la sorte que nous arrivâmes le soir au bivouac, où la confusion s'accrut encore. Chacun s'efforça de s'arranger pour s'assurer une place auprès d'un petit feu et quelque reste de nourriture; on paya des napoléons et des louis d'or pour un peu de bouillon de viande de cheval avec quelque farine ou gruau, une grillade, c'est-à-dire un morceau de cette viande, souvent infecte, en forme de bifteck, ou une galette, nom qu'on donnait à un soupçon de pâte séchée sur le feu. Une place auprès d'un petit feu de trois bois maigres se payait au même prix, et souvent on se voyait refusé quand celui qui l'offrait, fût-il un général ou un soldat, n'apportait quelque provision pour la gamelle ou pour le feu. Si l'on trouvait quelque maisonnette ou quelque grange ou bien une église, tous y entraient, propres et sales, pairs et impairs, et il aurait fallu une imagination extraordinaire pour considérer une telle église comme un temple consacré au culte.

Le matin avant le jour, cette foule décampa dans le même désordre, l'un après l'autre, et offrit le même spectacle que la veille, seulement sous d'autres formes. Cependant il n'était pas rare de voir les possesseurs d'un misérable petit feu ne pas

suivre le mouvement, puisque dans la nuit ils avaient passé, en dormant, au sommeil éternel; de même que par la cohue dans la colonne, la perte d'un ami, d'un camarade, ne s'apercevait pas, on était plus surpris de se revoir après s'être perdus de vue durant quelques jours que d'entendre : « Un tel est mort. »

Maintenant, qu'on se figure cent, et peut-être cent cinquante mille hommes marchant, trotinant ou trébuchant pêle-mêle, sans autre bruit que les malédictions à l'adresse de quelque konja, dont le possesseur réclamait le droit de prendre une petite place dans la colonne et avait la maladresse de jeter par terre un malheureux piéton ou du moins, en le touchant, de lui faire subir un changement de front involontaire.

On ne reconnaissait les soldats armés et les hommes marchant tant soit peu avec ordre que quand quelques Cosaques se montraient sur les flancs de la colonne; alors on voyait des baïonnettes s'élevant de tous côtés, de petits pelotons se formant et des tirailleurs s'éparpillant et chassant en quelques minutes ces misérables cavaliers rapaces, qui n'osaient attaquer que là où il n'y avait pas de défense.

Dans ces conditions, nous arrivâmes le 12 décembre à Kowno, où se trouvaient des magasins remplis de pain et de rhum, qui furent assaillis par tous comme par des lions affamés; aussi beaucoup de soldats périrent par l'excès de cette boisson, qui fut puisée dans les tonneaux au lieu d'en être tirée. La confusion était encore plus grande qu'ailleurs; les magasins furent saccagés, dévastés et mis en feu; les flammes se communiquèrent à la ville, le trésor de l'armée fut pillé et la rapacité fit succomber plusieurs soldats sous le fardeau de l'argent volé.

Par suite d'un conseil tenu à Kowno par les maréchaux, l'armée allait faire un mouvement excentrique; autant que possible chaque corps reçut une destination différente, soit sur Varsovie, soit sur Grodno, Königsberg ou Tilsitt; la Garde fut dirigée sur Gumbinnen.

J'avais suivi la division Roguet jusqu'à Kowno, et quoique remplacé dans mes fonctions de chef d'état-major par M. de Contamine, je les avais remplies en commun avec lui; dans cette ville encore, j'avais préparé le logement du général, procuré des vivres, de la bière et du rhum, quand tout à coup celui-ci trouva bon de me donner mon congé et de me renvoyer au prince major général en attendant une destination nouvelle. M. de Contamine partagea mon sort. Je quittai donc Kowno le 13 décembre, laissé à moi-même, et trouvai le soir un gîte au milieu de mon ancien régiment, où une vivandière, ayant observé ma démarche pénible, m'offrit un cheval. Le lendemain, je montai donc ma haridelle blanche qui, étant assez mauvais coureur, se mit bientôt à trotter à force de cris et de coups et me porta à la tête de la colonne, et le soir, après une double étape, jusqu'à Wilkowsk. Un aubergiste juif me logea : nous convinmes qu'il me conduirait en traîneau vers Gumbinnen; un capitaine du contingent de Lippe, entendant cela, me proposa de voyager ensemble, et nous tombâmes d'accord de poursuivre notre chemin jusqu'à Königsberg. C'était là pour moi un grand bonheur, puisque, après avoir passé un jour dans le traîneau, je me sentais tellement engourdi qu'on devait me soutenir pour en sortir. En outre le capitaine me procura de bons logis de nuit et changea mes billets de banque, ce qui me permit de m'offrir quelques rafraîchissements, car sans argent monnayé on ne pouvait pas même obtenir du pain sec.

En arrivant à Königsberg, je trouvai la ville tellement encombrée de soldats débandés qu'il n'y avait guère d'espoir d'obtenir un logement; pourtant le capitaine parvint encore à m'en fournir un chez d'honnêtes vieilles gens dont la maison était pleine, mais qui me trouvèrent une mansarde et me soignèrent comme leur enfant. Ils me donnèrent une chemise et je pus enfin me défaire de la mienne et de ma camisole, *cum habitantibus in eo*, et le nombre en était grand.

Quelques jours de repos, des mets réconfortants, un changement complet de linge me rendirent les forces nécessaires pour sortir et me présenter au prince major général, auquel je demandai une destination correspondant à mon grade. Elle me fut donnée bientôt, car le 24 je dus me rendre à Elbing pour y assembler les isolés de la 34^e division, véritable rapsodie de toutes les nations.

Pendant mon séjour, Königsberg présenta une mascarade continuelle; des individus de tous les rangs se promenaient dans les rues dans les mêmes costumes bizarres que j'ai déjà décrits en parlant de notre marche; les cafés en regorgeaient; en outre, les nez, les joues, les oreilles et les mentons gelés, tout couverts d'emplâtres, présentaient un aspect des plus curieux. L'argent abondait, puisqu'à la fin chacun avait joué son rôle au pillage des voitures versées ou délaissées; seulement l'argent pesait trop pour qu'on l'emportât et l'on payait double pour avoir de l'or. On voyait des cuirassiers vêtus d'une pelisse de femme ou enveloppés dans un superbe châle de cachemire offrir jusqu'à cinquante ou soixante francs en échange d'un louis ou d'un napoléon.

Ma mission à Elbing était assez inutile, car quand je réussissais à assembler cinquante à cent hommes, le lendemain ils avaient disparu sans me demander des ordres ou une destination. Je fus donc retrouver le prince major général, qui se trouvait maintenant à Elbing avec le roi de Naples, et reçus, le 11 janvier 1813, ma nomination de chef d'état-major de la 30^e division d'infanterie. Je me présentai en cette qualité au général comte Heudelet qui, apprenant que je n'avais ni chevaux ni secrétaire, me reçut assez peu gracieusement et m'ordonna de me diriger sur Dantzig et d'y attendre la division. J'aime à croire que mon extérieur lui déplut, et à la vérité j'avais l'air d'un ours apprivoisé : la tête couverte d'un bonnet de fourrure, le corps enveloppé d'une pelisse fourrée qui portait en plusieurs endroits les marques des feux de bivouac et les pieds dans une paire de souliers larges en feutre.

Je reçus cet ordre le soir : Elbing devait être évacué pendant la nuit; je repris donc ma promenade solitaire, mon paquet de linge propre sous le bras, et je passai la porte dans l'obscurité, en suivant la colonne. Je rampai plus que je ne marchai jusqu'à Neuteich, mais là mes forces me trahirent; par bonheur, un capitaine d'artillerie polonais eut pitié de moi, me donna une place dans sa voiture et me conduisit à Dantzig, où j'arrivai le 13 janvier 1813.

FIN

(Illustrations de Maurice Orange.)

VAN EERENS.

Traduit par le lieutenant-colonel de l'État-major général Wüppermann.



LÉONARD DE VINCI

Et l'esthétique du Portrait

PAR ROBERT DE LA SIZERANNE

Si l'on suspendait des ex-voto près des divinités bienfaisantes de l'art, dans les musées, comme autour des vierges qui guérissent dans les sanctuaires, le Salon Carré, au Louvre, ne serait pas assez vaste pour contenir tous les chapelets de cœurs dorés et les faisceaux de béquilles laissés devant la *Madonna* (ou Monna) *Lisa*, par les enthousiasmes raffermis et les dilettantismes régénérés.

Et si, d'autre part, le sphinx de Léonard dévorait, comme celui d'Edipe, les curieux impuissants à résoudre ses énigmes, cette salle serait jonchée des ossements de tous les esthètes, psychologues et hypercritiques venus pour arracher aux lèvres souriantes de la *Joconde* un secret qu'aucun n'a pu ravir, pour mille raisons, dont la première est peut-être qu'il n'existe pas.

Mais en même temps qu'on s'obstine à faire dire à ce tableau ce qui n'est pas en lui, on oublie ou l'on dédaigne ce que hautement il proclame. Et après avoir affirmé son admiration par des adjectifs qu'on ne peut surpasser et sa curiosité par des questions auxquelles on ne peut répondre, on s'en va tolérer chez nos peintres à la mode des portraits qui sont la négation de toutes les idées clairement exprimées dans celui-ci.

Serait-il excessif d'y rechercher, cette fois, autre chose que des impressions personnelles et particulières ; je veux dire quelques lois générales ? A la fin de ce siècle qui, pour les artistes, fut surtout le siècle du Paysage et du Portrait, puisque la *Joconde* continue à nous sembler la plus haute et la plus vivante réalisation du Portrait dans tous les siècles, c'est apparemment qu'elle peut encore nous parler de certaines conditions nécessaires de cette forme d'art. Et s'il en est ainsi, nous devons l'écouter. Car, au fond, il importe peu de savoir ce que fut cette patricienne florentine, morte et en poussière depuis quatre cents ans, — Monna Lisa Gherardini, troisième femme de Bartolomeo del Giocondo, — mais il importe beaucoup, à quiconque aime l'art, de plaider pour les patriciennes vivantes que des artistes hâtifs, surchargés de commandes, vont portraiturer et peut-être caricaturer demain. Et d'ailleurs, la première chose et la plus simple qu'on ait à faire, quand on se trouve devant un chef-d'œuvre, c'est non de lui dérober ses mystères, mais de se rendre à son évidence, ni de rechercher son énigme, mais d'accepter son enseignement.

Cet enseignement s'adresse à l'artiste et au modèle. De la technique purement coloriste, je ne dirai rien, pour la raison que la *Joconde* que nous voyons n'est pas le tableau qu'a vu le Vinci.

« J'avertis les peintres, a-t-il dit, de colorier leurs figures de couleurs vives et les plus claires qu'ils pourront » et d'autre part, Vasari décrivant la *Joconde* parle sans cesse de rouge et de rose qu'on n'aperçoit plus du tout dans le tableau du Louvre. Bien que conservé, dès l'époque de Léonard, au cabinet doré de Fontainebleau, le portrait que nous avons sous les yeux a été victime de divers désastres et a perdu ses couleurs vives. Des chairs au-

trefois riantes se sont renfrognées, des lignes jadis distinctes se sont confondues. Le modelé intérieur est ressorti. Il n'y a plus là que la valeur, cette *âme de la couleur*. On ne peut donc, même si l'on admire cette transformation, et surtout si on l'admire, en tirer un exemple pour nos artistes ni leur conseiller de n'envoyer leurs portraits au Salon qu'après leur avoir fait prendre la patine de quatre cents années.

Mais regardons bien la *Joconde* et nous y verrons à d'autres

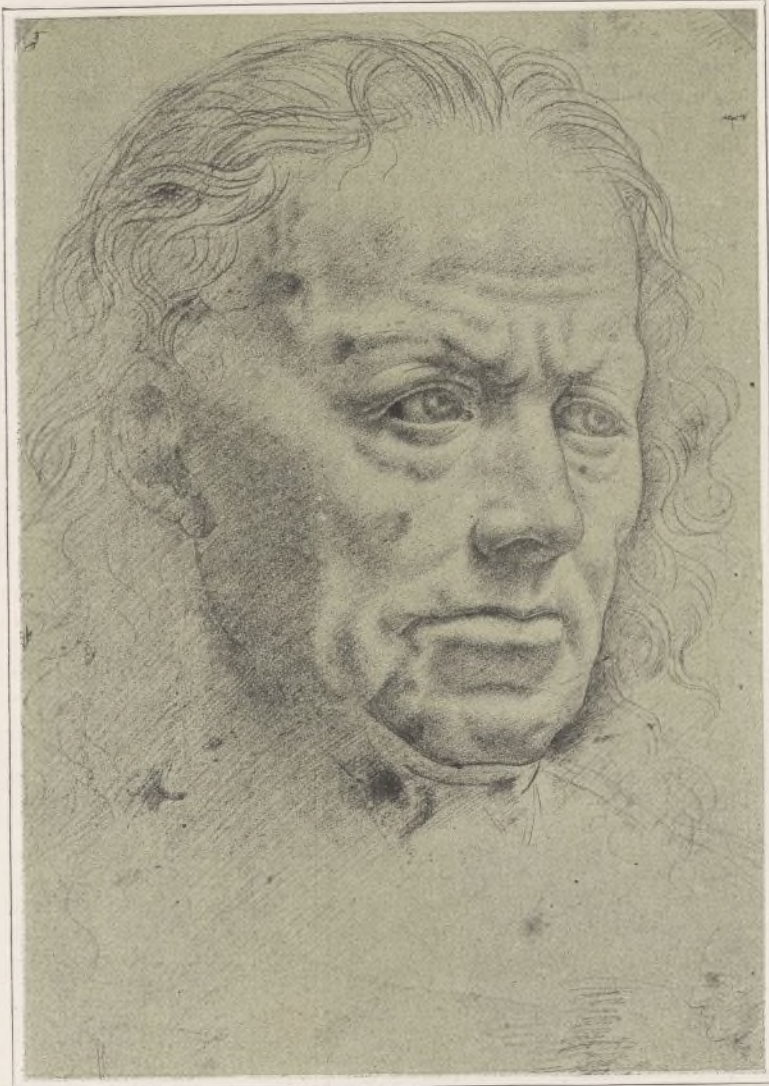
points de vue plus d'un exemple à suivre. D'abord, la simplicité de la pose. Cette femme est franchement appuyée, à plat, sur son bras gauche, portant sur une balustrade, dans l'attitude la moins cherchée, mais la plus heureusement trouvée. Il n'y a pas là de ces gestes de bienvenue ou d'apparat que déploient aujourd'hui les portraits de nos mondaines, ni de ces gestes tors et subtils, de ces bistournages inquiétants où se complaisent nos modernistes en quête d'une originalité qu'ils se sentent impuissants à trouver s'ils restent simples. Dans son curieux chapitre : *Comment on doit peindre les femmes*, Léonard veut « qu'elles fassent paraître, dans leur air, beaucoup de retenue et de modestie, qu'elles aient les genoux serrés, les bras croisés ou approchés du corps et pliés sans contrainte sur l'estomac, la tête doucement inclinée et penchée sur le côté, » et telle est un peu, en effet, la pose de la *Joconde* et celle de la marquise Isabelle d'Este, duchesse de Mantoue, dans le dessin du Louvre. Rien de plus uni, de plus calme et, en apparence, de plus banal. Mais voici que de cette simplicité



PORTRAIT DE LA MARQUISE ISABELLE DE MANTOUE
(Musée du Louvre).

d'ensemble naît une infinie variété de lignes. Les contours du voile qui tombe à gauche avec la lenteur et les tournolements d'une cascade, en nappes soulevées par le vent, s'opposent au jet presque perpendiculaire des cheveux et des draperies à droite ; la ligne nette et ininterrompue du corsage allant d'une épaule à l'autre tranche avec la ligne de l'épaule droite adroitement coupée par un léger retour des cheveux. Il y a, dans le plissage régulier de ce corsage et des manches, une certaine symétrie qui donne l'idée de l'ordre et il y a dans le mouvement général du voile ou du manteau jeté sur l'épaule, à droite, sans raison apparente, une certaine fantaisie qui donne l'idée de liberté. Regardez le cou : d'un côté, la ligne se définit clairement et de l'autre elle se devine à peine. Voyez le contour de la joue ; d'un côté, elle apparaît sous l'angle qui peut le mieux en donner l'idée précise — et l'on voit que la figure de la *Joconde* était plutôt ronde qu'ovale, — de l'autre côté, ce contour se noie dans l'ombre et se confond assez avec les plans inférieurs du menton pour qu'on puisse douter si cette figure n'est pas plutôt ovale que ronde. Rien ne se contredit entre les deux moitiés de cette figure, mais rien ne se ressemble. Même les lèvres — ces fameuses lèvres qui ont murmuré aux psychologues tant de confidences — ne coopèrent point également, à droite comme à gauche, à l'énigmatique sourire. C'est le côté droit des lèvres qui se relève avec malice, je veux dire le côté que nous voyons à notre droite en regardant le tableau : l'autre moitié ne sourit pas ou presque pas. Pour vous en assurer, posez sur une bonne reproduction de la *Joconde*, une

feuille de papier partageant la figure selon une ligne droite tombant depuis la raie au milieu des cheveux jusqu'au menton. Cachez d'abord la moitié de la figure qui est à votre gauche: l'autre moitié vous donne l'expression Léonardesque avec son sourire: toute la *Joconde* est là. Cachez au contraire la moitié qui est à



TÊTE DE VIEILLARD
(Musée du Louvre).

votre droite; l'expression de l'œil et de la bouche est gracieuse, mais banale: ce n'est plus la *Joconde*.

Ainsi l'uniformité calme de la pose n'a pas empêché la diversité mouvementée des lignes, et l'impression d'ensemble jaillit aussi complexe que si elle sortait d'une des attitudes dites « suggestives. » La *Joconde* ne cherche à susciter notre rêverie par aucun artifice; ses mains croisées ne le sont pas pour la prière. Elle ne tient pas une fleur, ni un livre, ni un joyau. Elle se contente d'être. Mais les poètes lui apporteront des fleurs, les philosophes liront dans ses yeux, comme dans des livres et les Etats jaloux se la disputeront comme un joyau...

Si Léonard a tiré de chaque trait son maximum d'expression, s'il a trouvé l'angle le plus intéressant de cette figure, ce n'est pas seulement qu'il fut un grand génie, — ce qui est entendu, — mais c'est aussi qu'il y prit beaucoup de peine et y mit une longue patience, — ce qu'on oublie trop d'écouter. Et si d'aventure, un de nos portraitistes était un Vinci et qu'il vit entrer dans un atelier une femme qui fût une *Joconde*, il n'est point sûr qu'avec les mœurs actuelles, un aussi beau portrait sortit de cette entrevue. Car la première chose que ferait notre artiste serait non de chercher quelle est la pose qui convient le mieux à son nouveau modèle, mais bien de lui faire prendre celle qu'il donne indifféremment à tous parce qu'il en sait de longue date les moindres contours. Loin de guetter le mouvement accoutumé du modèle et qui le fait valoir le mieux, il lui ferait prendre le mouvement dont lui-même, artiste, a le plus d'habitude et qui ne lui réservera aucune difficulté. Pour la couleur de la robe et du fond, même méthode et même incurie. Il ne choisira point la couleur qui va le mieux à la femme qu'il faut peindre, mais le ton ou l'assortiment de tons qu'il manie le plus aisément et d'où il tire les plus faciles succès. Tout cela, afin que sans presque regarder son modèle, sûr de son fait et de son effet, agile comme un singe et précis comme un perroquet, il puisse en un mois ou six semaines dépêcher un portrait qui sera sa carte de visite au Salon. Or rappelez-vous l'histoire de la *Joconde*. Léonard mit quatre ans à la peindre et dans ses longues recherches d'expression, il remplit son atelier de bouffons, de musiciens et de chanteurs pour arrêter au passage, sur ses lèvres, quelque sourire.... Laissons, si vous le voulez bien, les suppositions que ces longues entrevues ont fait naître. Que Léonard, le plus brillant cavalier de la Renaissance, l'artiste somptueux et disert qui traversait les cours d'Italie, comme un météore, ait été l'amant de la troisième femme de Bartolommeo del Giocondo, cela est possible. Mais vouloir trouver dans la longueur des séances demandées

pour ce portrait un fondement en faveur de ce roman prétentieux, et oublier d'y voir tout simplement un argument en faveur du travail, — c'est là une déduction qui ferait plus d'honneur à un substitut qu'à un critique d'art. Si, comme le dit l'histoire, Léonard laissa ce portrait « imperfetto » à son gré, c'est qu'il rêvait non un roman plus complet, mais un art plus achevé. Et ce que nous devons en retenir, c'est que des années furent nécessaires pour saisir le côté, l'éclairage, la modalité la plus intéressante de cette physionomie; c'est qu'un portraitiste doit longuement regarder son modèle, pour guetter la minute esthétique où, sous une impression de jour ou d'ombre, ou de gaieté ou de tristesse, ou d'activité ou de repos, ou de pensée ou de rêve, la figure apparaît dans toute sa valeur, et qui est pour le visage ce que sont pour une âme ces moments, rares d'ailleurs, où on l'aperçoit dans toute sa profondeur, quand on n'avait fait que l'entrevoir et où on la découvre en quelque sorte, alors qu'on croyait la connaître depuis nombre d'années.

Ayant disposé leur figure selon leur recette accoutumée, nos grands portraitistes la placent sur un fond invariable — fond dégradé de photographie — simple frottis habilement combiné pour mettre en relief le visage et qui, à force de manquer d'intérêt, donne l'illusion que la figure en peut avoir. Ils s'évitent ainsi à la fois beaucoup de travail et beaucoup de difficultés. Mais ce travail, le Maître ne l'a pas fui, et de ces difficultés, il nous enseigne qu'on peut triompher.

Regardez la *Joconde*, le dos contre une balustrade de pierre. Elle semble une châtelaine sur sa terrasse donnant sur quelque grande vallée alpestre, ou encore une voyageuse appuyée à la main-courante du chemin de fer de Grindelwald ou du bateau de Fluelen. Derrière elle, derrière ce sourire d'un instant, fuient des montagnes éternelles et les eaux des neiges qui vont grossir les fleuves et les chemins pleins de passants qui vont grossir les cités. Elle baigne dans la nature sans limites et dans le ciel sans fond. Car déjà un peu avant les *pleinairistes*, Léonard avait dit: « Les figures auront plus de grâce, étant mises dans la lumière universelle de la campagne que dans une lumière particulière; parce que cette grande lumière étant forte et étendue, elle environne et embrasse le relief des corps, — au lieu que celle qu'on peint à des jours de chambre où la lumière est petite et resserrée, prend des ombres très fortes. » Et ici, en effet, autant qu'un portrait, il y a un paysage et autant qu'une complète intimité, il y a du plein ciel. C'est le paysage agité de la Renaissance. Voyez ces montagnes tourmentées, sourcilleuses, ces rochers abrupts, découpés de mille sortes, selon l'idée de la montagne qu'on avait depuis Dante, — comme le remarque Ruskin, — idée qui s'exprime à tout instant par les mots *erto*, *sconcio*, *stagliata*, *maligno*, *duro*, *rotto*. On a cru voir dans celles-ci les cristallisations des roches du Frioul, de cette partie du Tyrol autrichien qu'on appelle le pays des Dolomites et qui, demeurées au fond des souvenirs de Léonard, sont demeurées aussi au fond de ses peintures.

Il y a, certes, des difficultés à détacher une expression de visage sur une semblable expression de nature. Il ne faut pas



ÉTUDE POUR UNE TÊTE DE FEMME
(Musée du Louvre).

que l'accessoire emporte le principal. Il ne faut pas que les yeux s'amuse aux détails du fond, aux poésies du lointain et oublient la tête ou ne la considèrent que comme on considère au théâtre la tête d'une spectatrice placée devant soi qui fait tache sur la

scène et empêche de bien voir le fond. Il ne faut pas que la pensée se laisse entraîner par le torrent qui fuit là-bas sous les arches de ce pont chimérique, au lieu de descendre sur les flots de la chevelure et que les yeux prennent ce chemin tortueux qui est à gauche, au lieu de suivre le contour de ces lèvres, sinieuses elles aussi, à l'égal des sentiers des montagnes, où à tout instant, un précipice nouveau est côtoyé et un nouvel horizon découvert... Mais si le peintre maintient, comme ici, le juste rapport des choses à l'être, alors il double l'intérêt de l'œuvre en en doublant le spectacle. Il pourra nous donner du même coup l'idée du salon de Florence où la Monna Lisa porte aujourd'hui cette parure simple et noble et l'idée des montagnes, du Righi par exemple, où il est allé cet été, en pèlerinage à Notre-Dame-des-Neiges. Il nous procurera, en même temps, la sensation de l'être intime vu à travers les yeux et la sensation de la nature universelle vue à travers les fenêtres, et enfin par ce visage délicieux, l'impression de la civilisation la plus raffinée et par ces rocs, celle de la sauvagerie la plus abrupte. Si vous y songez, c'est à quoi tient un peu le charme étrange de ce tableau, — charme que n'ont pas les autres portraits du Vinci : la Lucrezia Crivelli (la Belle Ferronnière) par exemple. Car Delacroix l'a dit : « Si le poète se sauve par la succession des images, le peintre se sauve par leur simultanéité. »

Voilà quelques-unes des choses que la *Joconde* rappelle aux portraitistes. Elle n'en enseigne pas moins aux femmes du monde qui prétendent obtenir un beau portrait d'un artiste et ne lui donnent ni le temps, ni les séances, ni surtout l'indépendance nécessaires à sa réalisation. Remarquez la simplicité sobre et la coupe artistique du costume de la *Joconde* et voyez comme il diffère des modes étroites, des empanachements malgracieux que nous prétendons faire immortaliser par le pinceau d'un maître. Celui-ci veut avoir sur son portrait telle élégante redingote qui figurerait heureusement sur les réclames mobiles des magasins de confection, — et celle-là telle robe qui lui rappelle son triomphe à un bal ou à une garden-party. Ils ne prennent garde ni à la disposition des lignes, ni à l'harmonie des couleurs. Le duc d'Orléans s'est mis à rire, et avec lui tout le public, lorsque Ingres, faisant son portrait, lui demanda si l'on ne pourrait pas recouvrir de drap les boutons métalliques de son uniforme. Certaines gens tiennent de telle sorte à leur costume qu'il semble en vérité que ce soit lui qu'ils veulent faire peindre et que leur figure ne demeure là qu'une superfétation. La Bruyère entend dire que Philémon est toujours tenu à la dernière mode, que la garde de son épée est un onyx et qu'il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux : « Vous m'inspirez enfin de la curiosité, dit-il, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon ; je vous tiens quitte de la personne. » — Or, si vous observez attentivement la *Joconde*, vous verrez qu'elle n'a pas de bijoux, et qu'elle n'est nullement à la mode. On ne voit là ni de chemise brodée, avec ouverture pour les seins, ni de lacets de soie aux bouts ferrés et flottants, ni de crevés, ni de corsage brodé en perles, ni de broderies en damasquette, ni de gorgerette de « doux fillet », ni de chaperon, ni de feronnière, ni de collier de corail ou de ronds d'argent, ni de coiffure en filet d'or bordé de perles, tels qu'en portaient les élégantes de son époque. Si la Monna Lisa a rêvé de

ces colifichets, elle a dû s'incliner devant le précepte du Maître qui recommande aux portraitistes d'éviter le plus possible de peindre les modes de leur temps, *fuggire il più che si può gli abiti della sua età*. Car il savait que pour atteindre la beauté qui est d'essence éternelle, il faut sacrifier la mode qui, son nom l'indique, n'en est qu'une modalité transitoire. Si vous voulez un

beau portrait, imitez en cela la *Joconde*. Choisissez un vêtement idéal, presque sans âge et presque sans patrie. Que le cadre date, si vous voulez, mais que la figure ne date pas. Que cette fenêtre où s'accoude la femme, soit du gothique, ou du grec, ou du rococo. Mais que la femme ne soit pas rococo. Car ce qui date est ce qui n'est plus. Qu'au moment où devant la figure fraîche et souriante, nous avons l'illusion de la vie, rien ne vienne nous rappeler qu'il y a exactement tant d'années que l'âme légère attachée à ces éphémères fanfreluches, avec elles a vécu, a souri et a péri...

Plus encore que l'élégance de la mise, ce que le public réclame d'un portraitiste, c'est la ressemblance. « Je paie, c'est évidemment pour avoir ma figure à moi et non celle d'un autre, » disent volontiers les Mécènes. Et, à première vue, cela n'est déjà pas si évident. Car si les peintres sont des gens qu'on paie pour qu'ils vous fassent reconnaissables, il est justement des gens qu'on paie aussi quelquefois pour qu'ils vous rendent méconnaissables, — les coiffeurs et les couturiers, par



TÊTE DE FEMME
(Musée du Louvre).

exemple. Et l'on peut hardiment soupçonner les mêmes personnes qui exigent que leurs portraits soient ressemblants, de donner, s'il leur arrive de se décrire elles-mêmes, un signallement qui ne l'est pas du tout. C'est qu'elles ont de leur propre figure une certaine idée qui n'est pas tout à fait adéquate à la réalité, et que, refusant au peintre le droit d'interpréter leur physiognomie, elles entendent bien cependant elles-mêmes l'exercer. — « Mais si... mais si... diront-elles volontiers, nous admettons bien que l'artiste puisse un peu modifier, idéaliser... flatter peut-être... » Nous y voilà ! Et le dogme de la ressemblance absolue, intangible, est à vau-l'eau. Ce n'est plus précisément pour retrouver ses traits qu'on paie un artiste, mais pour retrouver ses traits idéalisés, transposés, accentués ou atténués selon certaines mines qu'on s'imagine devant la glace et en un mot pour qu'il nous donne non la figure qu'on a mais celle qu'on voudrait avoir.

Le débat n'est donc pas entre la réalité d'une part et une interprétation de l'autre, mais entre deux interprétations. Et si l'interprétation choisie par l'artiste va jusqu'à détruire la ressemblance, on crie très fort, sans songer qu'il est malaisé d'atteindre en même temps la fidélité du détail et l'effet franc de l'ensemble, d'imiter à la fois et de créer, de mettre quelque chose de soi dans une figure sans rien en retirer de ce qui lui appartient en propre. Lorsqu'au dernier moment de l'exécution, l'artiste repeignant toute la tête dans le sentiment définitif qu'il a trouvé, néglige le pli d'une ride ou efface la dureté d'un os saillant, ou, au contraire, accentue quelque méplat qui donne du relief à la physiognomie, il tombe immédiatement au-dessous du photographe, incapable de telles erreurs. Il saisit la vie, mais il manque la ressemblance. Vie ou ressemblance, dans la plupart des cas il a pu choisir, mais s'il est un véritable artiste, il aura choisi la vie. Les plus grands maîtres l'ont fait et nous leur devons des chefs-d'œuvre. On a soutenu que jamais Van Dyck ni Vélasquez ne sont par-

venus à la ressemblance parfaite. La *Joconde* était-elle ressemblante? Vasari semble dire que oui et Lomazzo semble dire que non. Il serait fort étonnant, si elle l'était, que le mari du modèle l'eût laissée pour compte à l'artiste. Mais nous avons la certitude qu'un autre chef-d'œuvre de Léonard ne l'était point. La marquise Isabelle d'Este, ayant voulu voir le portrait, fameux dans toute l'Italie, que le Vinci avait fait d'une des maîtresses de Ludovic le More, Cécilia Gallerani, celle-ci lui écrivit de Milan, le 29 avril 1498: « Je vous l'envoie et vous l'enverrais plus volontiers s'il me ressemblait. » Il lui avait peut-être ressemblé un instant, mais l'instant d'après, il ne répondait plus à la réalité... Et c'est à cette réalité inconstante et inutile qu'on sacrifierait le mouvement et la vie esthétiques, s'il faut choisir! c'est à cela qu'on sacrifierait la beauté!

Les gens qui le veulent me rappellent ces dévots qui torturent les textes sacrés pour les faire ressembler aux données actuelles de la science. Il n'est rien de plus vain, ni de plus ridicule. Car la réalité, comme la science, est une chose qui change et qui se contredit, mais la beauté, comme le dogme, est la chose qui ne change pas. Lorsqu'à grand-peine on a fait dire à la Bible quelque chose de semblable aux dernières découvertes de la biologie, voici que la biologie elle-même évolue et qu'il faut que le texte saint se contredise avec elle et coure après ses évolutions. Or la ressemblance, comme l'hypothèse scientifique, n'est que d'un instant, parce qu'une figure, comme celle de la Gallerani, ne se ressemble qu'un instant: la beauté est de toujours. Qui donc aujourd'hui peut constater que la *Joconde* fut ressemblante? Personne, mais tout le monde peut constater qu'elle est belle. Et qui donc peut dire qu'elle fait l'effet de telle femme qu'on a connue, et qui est morte? Personne, mais tout le monde dira qu'elle fait l'effet d'une femme qui vit!

Et s'il vous importe peu, comme je l'entends d'ici, que votre portrait recueille les hommages des oisifs du *xxiii^e* siècle, si vous prétendez que c'est pour vous et vos enfants seulement, pour votre famille, que vous vous faites peindre et non pour des étrangers et des indifférents — encore qu'on ne voie pas trop pourquoi, dans ce cas, vous exposez votre visage au Salon, *urbi et orbi* — j'entre dans votre sentiment. Et je veux, comme vous, que vos enfants et descendants soient les admirateurs auxquels vous teniez le plus. Le seront-ils, si le portrait, d'ailleurs ressemblant, est médiocrement peint? Voilà qui est plus douteux que vous ne pensez. N'avez-vous donc jamais vu ce qui se passe autour de ces images familiales qu'un hasard facétieux a faites exactes, quoique toujours moins exactes qu'une photographie et platement exécutées, gauchement retouchées pour plus de ressemblance, reproduisant l'original avec l'implacable fidélité de la momie? Les premiers temps, tout se passera fort bien et vous jouirez, avec tous vos parents et alliés, jusqu'à un degré assez éloigné, du double, qu'à l'exemple des anciens Egyptiens, vous aurez fait faire de vous-même. Vous le mettrez à la place d'honneur dans votre salon. Les gens distraits le salueront et votre chien remuera la queue en le regardant. Puis les critiques viendront: on fera du portrait de M. X. ou de Madame Z. des éloges qui vous paraîtront désobligeants. On ne regardera plus le vôtre. Les années se passeront. Le jour où vous aurez quelque belle œuvre d'art à mettre dans votre salon, et que vous ne trouverez pas sa place, l'opinion unanime sera qu'on pourrait la substituer au portrait. « D'ailleurs, c'est dans votre chambre que celui-ci sera vraiment à sa place, là qu'il sera le mieux admiré! » Il va donc du salon dans la chambre à coucher, ou dans le boudoir, ou dans le cabinet de travail. Après vous, vos enfants, — pour lesquels vous l'avez fait peindre — remarqueront que les visiteurs, qui ne vous ont pas connu, ne pouvant juger de la ressemblance, ne prennent point garde à ce fameux portrait. Si l'on pénètre dans la chambre où il se trouve, l'on regardera avec attention tel meuble de Boule, telle vieille gravure allemande, et le grand, l'immense portrait demeurera dédaigné. On le mettra donc respectueusement dans quelque pièce encore honorable, mais peu fréquentée. Là, les petits-enfants le trouveront et, vous ayant

peu connu, vivant au milieu d'une génération qui ne vous aura pas connu du tout, ils emporteront le portrait ressemblant et médiocre dans quelque résidence éloignée où la génération d'après lui donnera une place tout au haut de la maison. Vous protestez au nom du souvenir! Hélas...

Qui sait combien de morts à toute heure on oublie?
Des plus chers, des plus beaux...

... Et combien un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux!

Il n'efface pas une belle œuvre d'art. « *Cosa bella mortal passa e non d'arte* », a dit Léonard de Vinci. Mieux vaut laisser de soi des images dont les autres soient fiers que des images dont ils soient épris, et plutôt compter, pour les conserver, sur la vanité de ses descendants que sur leur tendresse. Si le portrait que vous devez à un maître n'est pas d'une absolue fidélité, mais largement et brillamment peint, s'il n'a pas la ressemblance mais s'il a la vie, il fera ce que vous ne ferez pas toujours vous-même: il vivra. Peu importe que les premiers jours, il n'excite pas la curiosité de votre chien et ne reçoive pas les hommages de vos fournisseurs. Il recevra ceux de vos descendants, ceux que vous ne pourrez recevoir vous-même. D'abord considéré avec rigueur, relégué peut-être au fond de votre bibliothèque ou de votre vestibule, il en reviendra, soyez-en assuré. Quand vos traits commenceront de se modifier, il ne vous paraîtra plus si différent de vous. Hogarth avait fait le portrait de Wilkes un peu accentué, mais Wilkes s'en consolait en disant: « Je ressemble chaque jour davantage à ce portrait ». Il ne faut pas que votre peintre suive l'exemple d'Hogarth, mais qu'il vous donne et vous laisse la jeunesse. Et, en vieillissant, vous croirez y retrouver ce que vous aurez perdu. Les amateurs d'art, venus par mégarde devant lui, l'admireront et alors on s'avisera, pour lui, d'une place meilleure. Vos enfants le montreront volontiers, tout en disant, d'abord, qu'il ne fut point ressemblant; puis, devant les éloges qu'on en fera, ils se persuaderont un jour qu'il l'était. Vos petits enfants le garderont à la place d'honneur qu'il n'eût jamais dû quitter. Plus d'une fois, l'attention des visiteurs se portant sur l'œuvre d'art, évoquera votre vie, et vos descendants étant fiers de l'image, seront fiers de celui ou de celle qui l'a inspirée. Croyez-moi: vous pouvez hardiment attacher votre souvenir à une belle œuvre d'art comme la *Joconde*: elle le gardera. Mais ne suspendez pas votre portrait, s'il est médiocre, au fil bien frêle du souvenir!



ÉTUDE POUR LA MADONNA LITTA
(Musée du Louvre).

Et maintenant qu'est placée la cause du modèle et de sa famille, n'est-il pas permis, en ce temps de socialisme, de plaider un peu la cause de tous, — de tous ceux qui aiment le Beau. Certes je ne souhaite pas que, pour le plaisir des touristes de la terre entière, sauf pour le sien, le possesseur d'un portrait le cède à l'Etat, comme le Vinci vendit à François I^{er}, pour 45,000 francs, le portrait de la *Joconde*. Mais si, le jour où il se fait peindre, il a le choix entre une image ressemblante et une œuvre de beauté, il faudrait qu'il songe à tous ceux qui profiteront de cette beauté. Il faudrait que l'artiste et le modèle dépassent celui d'un fournisseur et d'un acheteur ordinaires, et que ce n'est point pour de l'argent seulement que l'un, ni seulement pour une petite satisfaction d'amour-propre que l'autre font ce grand travail ou cette grosse dépense, mais un peu pour toute l'humanité. Quand, dans cette collaboration, l'un apporte ses traits et l'autre son témoignage, il faudrait peut-être, pour légitimer toute cette peine, tout ce temps et cet argent dépensés, que cela servît à donner un peu plus de joie esthétique au monde. Et alors qu'importe, en vérité, un peu plus ou un peu moins de ressemblance? Car une chose ressemblante est une joie pour quelques personnes et pour quelque temps; mais une chose de beauté, comme dit un vers célèbre, est une joie pour tout le monde, — et pour toujours.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LIONARDO DA VINCI (1452-1519)



{Il est interdit de vendre séparément cette reproduction}.

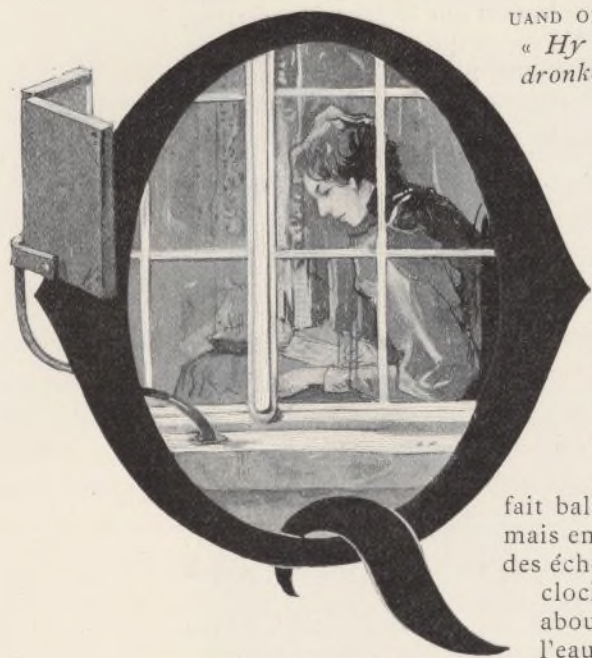
Copyright 1895 by Baussat, Valadon & Co.

LA JOCONDE
Portrait de la MONA LISA
Musée du Louvre

Ayuntamiento de Madrid

LE LAC D'AMOUR

PAR GEORGES RODENBACH



QUAND on dit de quelqu'un, à Bruges :
« *Hy heeft van de Minnewater gedronken* — il a bu de l'eau du Lac d'A-

mour — », ce proverbe flamand veut signifier qu'il est, non pas fou, mais anormal, désorienté, avec des goûts étranges, des manies anodines. Or, pourquoi imputer ce sortilège au Lac d'Amour, ce doux étang qui sommeille dans la banlieue verte, contigu à l'enclos du Béguinage? Nulle sorcière n'y a vidé des philtres. Aucune contagion de démence n'émana des calmes berges. A peine un léger vent

fait balbutier les peupliers du bord, mais en plaintes sans paroles. Seuls des échos de prières, des ricochets de cloches sur les pignons et les toits aboutissent là. Alors, pourquoi l'eau du Lac d'Amour est-elle folle

et rend-elle fou? D'autant plus qu'elle ne mire en elle que des reflets pacifiques : le gris du ciel, le blanc des murs et de si rares passants ! Et puis elle s'angelise pour ainsi dire, grâce aux purs nénuphars qui la fleurissent çà et là, fleurs d'innocence closes comme des guimpes de vierges, corolles de linge virginal.

Et c'est ainsi depuis des siècles, en ce beau site, affligeant comme si on y avait pleuré. Mais qui y versa des larmes? Des amants malheureux sans doute ont là pleuré sur l'eau. Et peut-être que cette eau du Lac d'Amour ne rend fou, comme dit le proverbe, qu'à cause de tant de larmes délayées en elle.

Eau de Bruges, c'est femme de Bruges. Celle-ci semble aussi une eau dormante : doux visage à la calme surface, chair placide avec la pudeur d'une poitrine aux chastes nénuphars. Mais elle est, au fond, comme le Lac d'Amour et, plus d'une fois, l'étranger qui en approcha les lèvres perdit rapidement la raison.

L'aurait-on cru à voir la belle Godelieve, du temps qu'elle était jeune fille, si monotone, cousant ou lisant, toujours à la même fenêtre, dans cette vieille maison du quai du Miroir, où

elle vivait avec son père? Celui-ci, le vieux Jacob Van Hamel, marié tard, resté veuf et n'ayant que cette enfant unique, se réjouissait de cette paisible existence avec sa fille. Riche, d'ancienne famille, marguillier de l'église Sainte-Walburge, il aurait été parfaitement heureux si sa santé, par moments, en se détraquant, ne l'avait contrarié dans ses petits plaisirs de dévotion et de gourmandise. Sa fille était pour lui pleine d'affection et de gracieux soins, ne l'encomrant pas d'elle-même, volontiers casanière, assise derrière le tulle des rideaux, rêvant à on ne sait quoi, indifférente même aux passants qui imagent parfois le double petit miroir appelé *espion*, posé sur l'appui extérieur de la fenêtre et où les autres femmes de Bruges, curieuses et oisives, aiment à attirer et à capturer la vie des quais ou des rues. Mais Godelieve n'avait pas cette humeur légère, ce goût de vie anecdotique ou de quelque secret. Sérieuse et comme végétative, eût-on dit, elle semblait remuer en elle des rêves confus, des fumées, des écheveaux de pensées vagues.

Comme elle était jolie et, de plus, riche, tous les jeunes gens évoluèrent autour d'elle. C'était la perle de Bruges. On l'appelait « la belle Godelieve ». Mais elle passa indifférente au milieu de tous ces hommages, sur lesquels elle avait l'air de glisser, comme les cygnes des canaux glissent sur des reflets.

Pourtant elle se maria, grâce à une manigance un peu céleste et romanesque. Le vieux Van Hamel, qui souffrait depuis longtemps d'une maladie chronique, ayant en vain consulté tous les médecins, jugea qu'il était plus simple et plus sûr de demander sa guérison à Dieu. Il partit avec sa fille pour le pèlerinage de Lourdes. Mais il n'y fut point guéri, comme si Dieu s'était occupé d'autre chose, quant à eux. En effet, Godelieve et son père avaient lié connaissance, durant le voyage, avec une famille de Lille, amenée là par le même espoir pour la mère depuis longtemps malade et qu'accompagnait son fils, un jeune homme doux et charmant, qui ne tarda pas à s'éprendre de la belle Godelieve. Or, un soir que tout le pèlerinage, en armée immense, avait cheminé autour de l'église, puis s'était agenouillé, portant des cierges, Godelieve sentit tout-à-coup le jeune homme, prosterné à côté d'elle, lui prendre la main et, sans qu'elle ait eu le temps de la retirer ou de se reconnaître en cette brusque audace, lui passa une bague à l'annulaire... Aveu muet d'un adolescent timide qui n'aurait pas osé des paroles d'amour et tentait, par le complaisant anneau, d'amarrer sa vie à la belle Godelieve.

Godelieve, mariée, n'avait pas quitté la maison du quai du Miroir, où le vieux Van Hamel était mort un an après les noces. Cela faisait toujours un ménage de deux personnes — le mari ayant remplacé le père — avec encore la même ancienne servante. Pas d'enfants. Et Godelieve avait repris sa vie presque pas changée, toujours casanière, assise derrière le tulle des rideaux, occupant ses doigts au jeu des dentelles, remuant des pensées vagues, des écheveaux de fumée en elle...

Pourtant elle aimait son mari, ce pauvre Dronsart, si vibrant,





si artiste, mais elle l'aimait d'une passion silencieuse et couvée. Dans les premiers mois de son mariage, elle connut des ardeurs, une palpitation de fleurs et de flammes. Aussi, à l'approche du soir, une petite fièvre la prenait, un frisson aux doigts, une rougeur aux pom-

mettes, comme dans l'attente d'un délire dont on a peur.

Mais tout cela demeurait latent, invisible, en agitations profondes, en remous sous-marins, pourrait-on dire. A la surface, Godelieve apparaissait paisible, monotone, un peu indifférente et froide. Son mari en éprouvait même un malaise. Sa parole brûlante se faisait mal sur ce ton calme. Ses yeux éprouvaient, en la regardant, ce que doivent sentir les astres quand ils se posent sur l'eau du Lac d'Amour — sans savoir qu'ils éveillaient, en réalité, mille échos de lumière la brûlant jusqu'au fond.

Mais comment le deviner ? Comment mettre à l'unisson ces deux âmes : le mari, âme de France, de ce pays de Lille alerte et vivant, âme éclosée sous un clair soleil, parmi des pierres blanches, une campagne de prairies vertes ; et la femme, âme de Flandre, née à l'ombre, emmaillottée en des brumes, portant en elle le silence d'une ville grise, la cendre d'un grand passé, des échos émiétés de cloches, l'eau sans but des vieux canaux... Comment, pour l'étranger, communier avec tout cela, vivre au bord de tout cela ?

Dronsart lutta un moment, puis il tomba en mélancolie. D'autant plus que son rêve se trouvait encore déçu d'un autre côté. Riche et désœuvré, il s'était créé de bonne heure une occupation dans la peinture, pour laquelle il semblait doué. Il avait même conçu quelque ambition, le lointain espoir, après avoir beaucoup travaillé, d'exposer un jour à Paris, d'y prendre rang peut-être parmi les artistes en renom... Au moment de son mariage, comme l'amour se donne toujours de bonnes raisons à lui-même, il avait commencé par se réjouir, en tant que peintre, d'aller habiter une ville qui a une tradition d'art, qui conserve à son Hôpital — dans un cadre de murs blanchis, de coiffes de religieuses et de jardins ourlés de buis — les candides merveilles de Memling. Là, du moins, il y a de l'art dans l'air ! Il en aurait aspiré des effluves, recueilli des germes. Il aurait peint aussi, se serait mesuré avec ces grands souvenirs.

Aujourd'hui il se sentait dupe d'un mirage. On n'avoisine pas impunément les cimetières. On ne marie pas la mort avec la vie. Il se sentait le prisonnier du passé. Tyrannie de ces grandes ombres, jalouse emprise des vieux peintres dont le règne se continue.

Depuis qu'il habitait Bruges, après avoir admiré, adoré — en tant qu'archaïsme — le vieux Van Eyck, le vieux Memling, il avait peu à peu subi le sortilège. Les tons s'étaient obscurcis sur sa palette comme si l'ombre de ces morts s'y allongeait. Les gestes s'étaient circonscrits, figés. Il ne représenta plus, comme eux, que des antiquaires, des vierges, des peseurs d'or, des donateurs. Il les imita. Peu après, il en arriva à ne plus que les copier. Il semblait que toute autre pensée d'art que la leur fût sacrilège ici. Ça aurait été pauvre comme un cierge qui veut brûler au soleil.

Dronsart était vaincu. Il ne peignit plus, dépris de son art et de tout. D'autant plus que Godelieve s'intéressait si peu à son travail ! Il s'était reconquis un jour pour commencer un portrait d'elle ; mais, avec sa manie exclusive pour les primitifs flamands, au lieu de la représenter comme elle était : moderne, décorative, belle et calme, une de ces femmes qu'on regarde comme un horizon, il la voulut du *xv^e* siècle, en hennin, robe de velours et collerette. Godelieve se lassa de la longue pose, se trouva un peu ridicule en cet accoutrement et en une attitude voulue hiératique. Elle découragea le peintre, qui retomba plus lourdement dans une défiance, dans une inaction désormais irrémédiables. Il n'entra plus dans son atelier ; la poussière accumula, sur les toiles inachevées, une fine cendre morte, et sa palette, où la pâte des tubes crevés sécha, se durcit, apparut triste comme un petit cimetière de couleurs.

Que faire dans le vide des journées ? Godelieve sortait peu, volontiers casanière, toujours assise derrière le tulle des rideaux, à faire jouer ses doigts dans les fils de la dentelle ou de quelque autre ouvrage de main.

Dronsart tuait le temps en longues promenades, parfois avec un des seuls amis qu'il eût là, le musicien Dax, étranger comme lui, assez isolé, assez dépaycé en cette Bruges pensive, où il était venu diriger l'Ecole de musique. Sans fortune, il avait trouvé ainsi une situation assurée, tranquille et même un peu lucrative, moyennant l'appoint de la maîtrise de la cathédrale, dont il était devenu l'organiste. Néanmoins, il regrettait souvent sa jolie ville de Liège, avec ses jardins en suspens et son riant fleuve de la Meuse. Liège est une ville d'esprit très français. Dronsart et Dax se trouvaient presque compatriotes, en l'exil morose de la vieille cité flamande. Ils se lièrent vite étroitement. Le musicien aussi avait des ambitions d'art. Il composait des mélodies, des fragments d'opéra. Des après-midi se passaient à en faire des auditions au piano chez Dax lui-même ou chez Dronsart.

La belle Godelieve y assistait parfois, étant musicienne, ayant naguère chanté au jubé, dans le couvent des Ursulines, où elle fut pensionnaire. Maintenant elle s'était remise à la musique, pour faire plaisir à son mari, pour chanter les œuvres de Dax, qui souvent l'accompagnait. Cette relation nouvelle avait apporté un peu de bruit et de gaieté dans la maison morne. D'autant plus que Dax était bien vivant, vibrant. Son rêve ne s'était pas encore enlisé dans l'eau morte. Il travaillait, il ambitionnait. Son ardeur se communiquait à Godelieve, car souvent, tandis qu'elle chantait, le musicien, emporté par la mélodie dont le dessin de l'ailé était en lui, se mettait à chanter avec elle, à voix tressées. Il semblait alors à la jeune femme que leurs voix les quittaient, se mettaient à cheminer à deux, frémissantes, passionnées. De sentir, côtoyant sa voix, cette voix d'homme, elle en éprouva bientôt une sensation presque physique, comme d'un rapprochement, d'un attouchement sur elle-même.

Jeu périlleux ! Entraînement d'une pente où la rêverie s'aventure ! A force de chanter ensemble, de se dire, par simulacre, les ordinaires paroles d'amour des textes mis en musique, de mimer ainsi tous les aveux et les transports de la passion, une confusion s'opéra. A force de se demander des baisers au long des cavatines, de se chercher et de se fuir dans le dédale en fleurs des vocalises, l'idée leur vint des réels baisers et d'un amour qui serait de la vie. Godelieve, exaltée par la musique, chantait maintenant pour Dax, avec la langueur passionnée qu'elle avait jadis, au jubé, à chanter pour la Vierge... Le musicien l'enivrait, la subjuguait, ne conduisait plus seulement sa voix... Elle sentait son cœur, docile aussi, battant en mesure... Nulle musique ne lui avait jamais paru plus admirable. Certes, cet homme avait du génie... Il était beau quand, avec ses cheveux en embrouillamini de saule, il se penchait sur le clavier, jouait seul, faisait craquer les touches sous ses mains victorieuses, l'air d'un dompteur pour qui l'instrument s'échevelait, hurlait en cris de lion, râlait de plaisir comme une bête vaincue. Godelieve aussi était déjà vaincue, obéissante à tout ce que son héros exigeait d'elle...

Chaque dimanche, elle ne manquait pas d'aller à la grand-messe de Notre-Dame, où Dax tenait les orgues. Aux moments non chantés de l'office, il avait l'habitude d'improviser. C'était le moment délicieux pour Godelieve. Accords lents, attouchements câlins comme d'un passage d'ailes. C'était si vague, un peu lointain ; une mélodie voilée, des rythmes à peine dépliés ; un brouillard de musique à ras du clavier. Godelieve écoutait, pâmée. C'était pour elle qu'il jouait de la sorte. On aurait dit une confidence, des airs chuchotés ; cela lui arrivait presque bas à l'oreille et pourtant brûlant... Ainsi son souffle, les pre-

mières fois qu'il lui avait parlé d'amour et qu'elle l'avait écouté, avec la même torpeur délicate qu'elle éprouvait maintenant à entendre l'orgue, avec la même sensation du cœur qui se retournerait, chavirerait vers on ne sait quelle eau tiède, pleine de lune et de grottes magiques.

Godelieve avait glissé d'autant plus vite à cet amour que son mari s'était de plus en plus tout dépris d'elle. Ce pauvre Dronsart,

si alerte et si piaffant d'abord, n'avait pas pu supporter cette immense mélancolie de Bruges, ce qu'on pourrait appeler un autre *climat d'âme*. Et aujourd'hui Godelieve, à qui il ne reprochait que son apparente froideur (car il n'avait rien deviné de sa passion nouvelle), faisait partie du grand crépuscule descendant sur sa vie. En elle aussi, il avait été déçu.

De plus en plus il avait glissé à des humeurs noires ; il ne



songeait plus à peindre, ne s'intéressait désormais ni à l'art ni à rien. Même ses séances de chant et de piano avec Dax, où il se plut d'abord, ne le distraient plus. La musique l'ennuyait ; et, un jour que le musicien et Godelieve avaient chanté une mélodie toute fraîche et heureuse comme l'eau qui coule, ils virent, en se retournant, Dronsart qui pleurait. Il leur en vint même un subit émoi. Soupçonnait-il quelque chose ? Mais l'homme ne pleurait que sur lui-même, sur sa vie manquée, sa solitude d'âme. Il extravasait simplement, dans le silence, le trop de tristesse que la ville morte avait versé en lui.

Cette amitié de Dax, qui lui avait été précieuse d'abord (et sans qu'il en sût aujourd'hui la trahison consommée), lui était devenue indifférente. Elle était comme tombée en désuétude. Il aimait mieux ne plus causer, être seul, flâner au hasard.

Et il sortait sans cesse, marchant infatigablement le long des quais, dans les banlieues solitaires, où sont de grands moulins dont la rotation lente l'attirait, comme s'ils allaient aussi pouvoir moudre ses peines, les émietter en une poussière incolore et voisine du néant.

Durant ce temps, Dax et Godelieve s'aimaient, de longs après-midi, autour du piano : canevas de musique que leur passion brodait, duos fervents où les paroles d'amour, commencées en chant dans une des bouches, allaient finir dans l'autre.

Dronsart sembla subir une éclaircie au milieu de ses farouches humeurs noires ; un jour, au retour de ses interminables promenades, il apporta à Godelieve une bague d'or qu'il avait achetée pour elle. Godelieve fut toute surprise. Pourquoi ce cadeau ? Surtout qu'il ne s'accompagna d'aucun réveil de tendresse. Paul, en rentrant, lui avait soudain pris la main, sans rien dire, il lui avait glissé au doigt cette bague neuve, à côté de celle des fiançailles qu'elle portait toujours, l'alliance donnée à Lourdes, silencieusement aussi et en aveu d'amour, le soir qui avait décidé de leur destinée. Le nouvel anneau était précieux : dans un cercle d'or, une vaste opale, comme une larme de la lune. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Godelieve n'était pas friande de bijoux. Elle n'en portait même jamais.

Elle fut plus déconcertée encore quand, peu de jours après, avec le même cérémonial muet, il lui apporta et lui mit au doigt une autre bague, non moins précieuse et coûteuse que la première. Cette fois, elle l'interrogea, chercha à savoir : « Il faisait des folies, vraiment. » Paul n'avait rien répondu ; d'ailleurs il ne parlait qu'à peine depuis quelque temps ; et il courut vite s'enfermer de nouveau dans sa chambre.

L'explication ne tarda pas, décisive et terrible. Les achats de bagues avaient continué, presque quotidiens ; Dronsart en avait aussi acheté pour lui-même ; il en portait maintenant à tous ses doigts, et plusieurs à chaque doigt. Chacun de ses gestes luisait d'un éclair de pierres. Et ce n'est pas tout. Dans la vieille demeure du quai du Miroir affluèrent bientôt de multiples commandes de bijoux qu'il avait faites en même temps, courant tous

les orfèvres de la ville : bagues encore et encore, parures, chaînes.

Définitivement misanthrope, étrange, détraqué, la folie avait enfin éclaté, s'était localisée en cette seule manie anodine, ce goût d'or et de luxe, comme si, inconsciemment, il avait voulu se défendre, par le métal brillant et les pierres à facettes, contre la brume du Nord dont il se mourait.

Godelieve, qui depuis longtemps avait senti son mari s'en aller d'elle, ne fut qu'effrayée — car tout son cœur était ailleurs. Mais la pitié survit toujours dans le cœur des femmes : elle se remémora les commencements, le bonheur premier, l'alliance glissée à son doigt, le soir de Lourdes, dans l'obscurité, comme un baiser significatif, mais qui n'osait pas, baiser silencieux et froid de l'or sur la chair. Oh ! cette bague, pour s'avouer ! N'était-ce pas déjà un signe, le premier indice d'une crise qui venait maintenant d'éclater, plénière et irrémédiable ? Dronsart était fou. Que faire ? Et comment garder le malade, qui pouvait devenir dangereux ? Les événements eux-mêmes décidèrent. Il fallut interner Dronsart dans un hospice d'aliénés où, peu de mois après, il mourut.

Godelieve assista aux dernières scènes : hâve et décharné sur le lit, il s'obstina, jusqu'au bout, à jouer avec ses bagues, les changeant de doigts, les soupesant dans sa main comme au plateau d'une balance ; et, à la suprême minute, on entendit moins son dernier souffle expiré qu'un bruit de bagues soudain lâchées qui s'éparpillaient par la chambre comme si c'étaient les anneaux de la chaîne de sa vie enfin rompue !

Un an après son veuvage, Godelieve s'était remariée avec le musicien Dax. Ce fut vite pour elle comme si sa vie avait toujours été telle. Si peu de chose avait changé ! C'était de nouveau un ménage de deux personnes — un mari ayant remplacé l'autre, comme jadis le premier avait remplacé le père — avec sans cesse la même vieille servante. Et Godelieve, toujours casanière, derrière le tulle des rideaux, se remit à créer les mêmes fleurs de dentelle, un dessin encore pareil, aux roses de givre, aux silencieux méandres d'argent.

Femme de Bruges, eau de Bruges ! Ces hommes se succédant dans la maison et dans la vie de Godelieve, étaient comme les cygnes des canaux, les cygnes du Lac d'Amour. Ceux-ci avancent un par un, à distance, dérangent une minute l'eau tranquille, mais elle a repris vite son grand calme indifférent, sa surface unie où s'aplanissent les moires, les rides d'un passé déjà aboli et dont nulle trace ne demeure.

A l'origine, quelques-uns jasèrent dans la ville sur ce mariage de la belle Godelieve, car elle restait belle, et on l'appelait toujours ainsi. On ébruita que Dax était déjà auparavant l'intime ami du ménage, et peut-être surtout celui de la femme. Quelques amies de Godelieve s'étonnaient, d'autre part, de ce mariage avec un homme sans biens et qui n'avait qu'une position mé-

diocre : directeur de l'Ecole de musique ! Ce n'était pas digne d'une jeune femme d'ancienne famille et de solide fortune comme l'était la fille du vieux Jacob Van Hamel. Godelieve entendit ces doléances. Et elle en souffrit dans sa vanité bourgeoise. Aussi amena-t-elle bientôt son mari à démissionner de ses emplois : il quitta l'Ecole de musique ; il abandonna aussi les orgues de Notre-Dame. On jugea tout cela incompatible avec son nouveau rang social et l'échelon, dans la hiérarchie bourgeoise de la ville, où son mariage l'avait maintenant fixé.

Peu après, Dax s'aperçut qu'il avait ainsi, sans le savoir, coupé les derniers liens qui le rattachaient de loin à la musique. Depuis longtemps, il avait commencé à désertir son art. Il ne composait plus guère. Et Godelieve ne chantait plus...

Du moins, à son école, il vivait encore dans une atmosphère de musique, enseignant le contre-point et l'harmonie à deux ou trois élèves, dirigeant parfois des concerts. A ses orgues aussi, il redevenait un peu lui-même... Il tâchait d'improviser... Ses mains tâtonnaient d'abord au clavier, comme aux murs d'une maison où l'on rentre le soir et qu'on a trop oubliée... Puis il se retrouvait, se reconqu Coast un peu, ressuscitait, durant une minute, tout l'autrefois.

Brève éclaircie ! Quand, sous l'influence de Godelieve, il eut quitté l'église et l'école, c'en fut fait de son art et de lui. Dax souffrit d'abord ; il avait conscience de son abdication, de son renoncement. Ah ! les beaux rêves, l'ambition de devenir à son tour un grand musicien, un de ces fleuves qui partent pour couler à travers les siècles. Qu'est-ce donc qui l'avait fait soudain tout stagnant ? Est-ce la faute de Godelieve ? Est-ce la faute de la ville ?

Dax en était venu à l'état d'esprit où il avait connu Dronsart. Celui-ci lui avait prédit l'inévitable déchéance. Il y touchait. Encore si Godelieve lui avait été un recours ! Mais jamais plus elle n'avait recommencé à chanter ou à jouer des musiques. Pourtant elle était musicienne. Jadis elle s'intéressait, au temps premier de leur amour, quand elle interprétait à voix chaude ses œuvres d'alors, les pages à peine nées que sa voix colorait, dorait d'un beau rayon... Maintenant, elle ne chantait plus jamais. Le piano était fermé comme un cercueil noir.

Dax souffrait. Oui ! Dronsart eut raison autrefois, quand il lui peignait le morose avenir ouvert devant lui. C'est vraiment un calvaire, la vie en cette province avec une âme d'artiste. Dronsart avait parcouru la voie douloureuse jusqu'au bout. Maintenant lui-même suivait ses traces. Il lui ressemblait d'heure en heure davantage. N'est-ce pas par une ironie et une cruelle manigance de la destinée qu'il avait été amené, afin que son sort fût tout pareil, à aimer sa propre femme, à le remplacer lui-même dans sa maison et dans son lit ? Est-ce qu'il allait maintenant l'imiter dans sa maladie et dans sa mort ?

Cette idée, une fois entrée, tourmenta le musicien, lui frappa l'esprit. Il se mit à reconstituer la vie de Dronsart, les douloureuses étapes, comme d'un frère mort d'une maladie dont on est atteint à son tour.

Godelieve s'affligeait du grand changement survenu dans l'esprit, naguère si alerte et si vibrant, du musicien. Car elle l'aimait, de son calme amour énigmatique. Mais elle ne savait pas lui parler, l'enjôler, trouver les paroles qu'il fallait. D'ailleurs, elle le préférait assagi ainsi, plus conforme à elle-même.

A ce moment, elle éprouva un grand émoi. C'était le jour de sa fête... Ils avaient gardé, du commencement de leur mariage, l'habitude d'échanger, pour ces anniversaires, de menus cadeaux, de gentils brimborions. Or, cette fois, Dax lui fit un ca-

deau sérieux. Depuis l'épouvantable aventure de la folie de son premier mari, toutes ces bagues accumulées, achetées par lui d'heure en heure, elle n'en avait plus pu supporter aucune à ses doigts... Les anneaux lui faisaient horreur, froids comme la mort même... Elle allait les mains nues.

Or Dax, qui le savait pourtant, lui apporta pour sa fête une fine et riche bague... Godelieve tressaillit, refusa de la passer à son doigt, s'effraya... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Le lendemain, l'émoi de Godelieve fut plus grand encore. Dax, d'un air cauteleux, lui reparla de la bague offerte la veille, l'approuva de ne point l'avoir voulu porter, avouant qu'elle n'était pas d'un choix judicieux et que son goût avait été mis en défaut. Aussi en avait-il acheté une autre, tout à fait ravissante et princière, cette fois. Et brusquement, ouvrant un écrin, il voulut passer à un des doigts de sa femme le lourd anneau où brûlait une opale comme une larme de lune. Godelieve s'épouvanta. Etait-ce un cauchemar horrible ? ou la sacrilège parodie de son passé d'adultère, dont le remords souvent encore l'assaillait ?

Il y a ainsi dans la vie des recommencements inexorables, un talion mystérieux et terrible qui amène le retour d'un même drame, dont on devient la victime après en avoir été le témoin ; coup du glaive de l'éternelle justice, qui frappe au même endroit où on frappa les autres ; lois, règles, destinées fixes, châiment qui se copie sur la faute !

Dax avait voulu venir après Dronsart dans l'amour de Godelieve ; il le suivit dans tout le reste du sillage de sa vie, et jusqu'au bout... Il fut frappé de la même folie, à force de songer à lui, de se trouver semblable à lui, d'être semblable à lui.

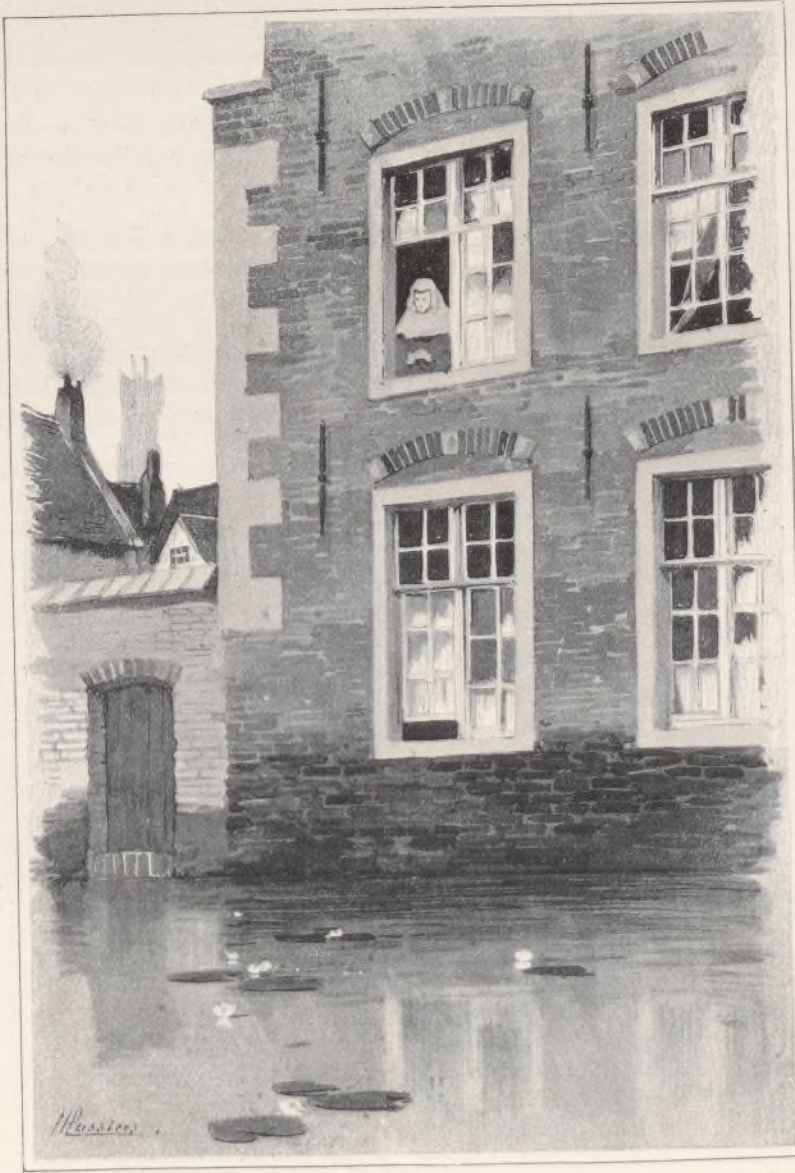
Godelieve, après les deux drames de son double veuvage, quitta le monde et entra au Béguinage, où, dans le calme enclos, plus rien ne dérangerait sa vie désormais close. Dans la prière et les jeûnes, elle fit pénitence, demanda pardon à Dieu, ayant conscience maintenant que ses malheurs étaient advenus par sa faute, n'avaient été que la punition de son coupable amour. Pourtant une faiblesse tendre lui restait au cœur quand elle songeait à Dax... Elle l'avait bien aimé, sans oser, sans savoir le lui faire sentir... Peut-être qu'il n'aurait pas fini ainsi, s'il avait compris, s'il avait pénétré ce qu'elle cachait dans l'eau morte de Bruges qu'était son âme... Maintenant elle le regrettait en d'innombrables songeries... Surtout dans la tristesse des soirs de dimanche. Car ce jour-là, au Béguinage, est tout résonnant d'orgues. Il y a la grand'messe du matin, les vêpres, le salut... Godelieve, dans les motets, les hymnes, les accords en méandres, retrouvait tout le passé, les câlines improvisations de Dax... Il lui semblait que c'était encore lui qui jouait et que les années n'avaient point couru.

Le soir de ces jours-là, seule, à la fenêtre de sa chambre, en son petit couvent dont la façade extérieure donnait sur le Lac d'Amour, elle restait longtemps à rêver, à regretter, à évoquer, pleine de fièvre et de mélancolie. Et plus d'une fois elle pleura sur l'eau !

C'est sans doute à cause de ces larmes qui ont rejoint d'autres larmes, c'est à cause de tout ce sel de la douleur délayé dans l'eau, que le Lac d'Amour rendra encore fous d'autres hommes qui en boiront, et, continuera dans les siècles le mortel sortilège dont le doua le vieux proverbe et qui fait de lui — eau incolore — quelque chose d'aussi redoutable que le poison des Plantes et la beauté des Femmes.

GEORGES RODENBACH.

(Illustrations de H. Cassiers).





Le Caviar

Par Cancriède Martel & Albert Guillaume



M. Lempotey (Gustave-Gatien), notaire à Romorantin, sirotait sa demitasse d'un air attendri. A ses côtés, l'excellente Madame Lempotey, née Malvina Piffard, et fille d'un commissaire-priseur, ne tarissait pas sur les mérites de ce moka transcendant, car il avait été préparé par elle.

A l'autre bout de la table, leur fille, une blonde vivace, Mademoiselle Léonie Lempotey, rêvait vaguement d'un bon jeune homme qu'elle comptait épouser, mais que M. Lempotey père refusait encore d'agréer comme fiancé. Ce jeune homme,

non encore admis aux honneurs du stage conjugal, n'était autre que Raoul Gorgerin, le propre cousin de Léonie.

Raoul remplissait auprès de son oncle Lempotey les fonctions de principal clerc. Grand culotteur de pipes, canotier distingué, collectionneur d'armes et de bibelots, volontiers facétieux, Raoul avait le tort grave d'étaler des goûts *artistes* peu en honneur dans la famille. De temps à autre même, il délaissait l'étude pour se livrer aux charmes de la bicyclette. De là, une sourde colère de la part du père de Léonie.

Ce soir-là, M. Lempotey paraissait d'excellente humeur, ayant recueilli dans la journée les dernières volontés de deux moribonds et touché d'assez gros honoraires. De complicité avec sa fille, Madame Lempotey avait « soigné » le café familial, l'une des joies culinaires du tabellion.

M. Lempotey, ayant consciencieusement vidé sa tasse de moka, en réclama une seconde. Le doute n'était plus permis: le café était bon.

« Voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant », finit par déclarer le tabellion.

— « Enfin! murmura Léonie, il l'a dit tout de même. »

Ce cri de satisfaction et de volupté, on l'attendait avec impatience. Depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis la naissance de Léonie, M. Lempotey avait contracté l'habitude de le proférer chaque soir, après son dîner. Quand la sacramentelle phrase tardait trop à tomber des lèvres augustes du notaire, Malvina devenait inquiète et allait doucement à la cuisine sermonner la servante sur la cuisson de son ragoût ou l'orthodoxie du poulet rôti.

« A propos, Gustave, susurra gen-

timent la notaresse, tu devrais bien inviter Raoul à dîner ici demain. »

M. Lempotey appela la bonne, lui ordonna d'aller prendre un cigare dans la boîte de réserve, l'alluma magistralement, se versa un second verre de cognac, aspira deux ou trois bouffées; puis, au grand désespoir de ses deux voisines, déclara froidement que ce polisson de Raoul était un propre à rien. Il ajouta même que son vieil ami Schabracque, ancien hussard et avoué au tribunal civil, s'était plaint que Raoul eût passé son chien au bleu.

« Tu m'étonnes beaucoup, Gustave, répondit Malvina. Notre ami Schabracque est à Paris depuis six jours.

— Eh bien! quand cela serait? N'ai-je pas mes renseignements? » fit le notaire en haussant les épaules.

La mère et la fille se regardèrent, consternées. Léonie avait grande envie de pleurer. Mais une diversion se produisit. La porte de la salle à manger s'ouvrit, et la bonne annonça M. et Madame Schabracque. Presque au même moment, l'avoué et sa femme entraient.

« Enfin, les voilà, nos Parisiens! » s'écria Lempotey, en marchant à la rencontre de ce couple ami. « Je croyais, ajouta-t-il, que la capitale allait vous garder! »

— Ma foi, Paris est bien séduisant, surtout par ce temps d'alliance franco-russe, murmura l'épouse Schabracque.

— D'ailleurs, nous n'avons pas perdu notre temps, fit l'avoué. Nous avons tout vu: le président, les ministres, l'amiral russe et ses officiers, sans parler des surprises de la rue.

— Eh bien! et le gala de l'Opéra, l'avez-vous vu? demanda Lempotey, dans le secret espoir qu'une lacune existait au programme de ses amis. Je parie que vous n'avez pas vu le gala!

— Je te demande bien pardon, répliqua Schabracque, nous avons vu le gala, l'éblouissant gala... Ça nous a coûté cinq cents francs, mais nous avons savouré ce magique spectacle.

— Ils ont vu le gala! »

Et le notaire, après avoir lâché cette exclamation, point exempte d'un soupçon d'amertume, s'allongea sur sa chaise, de l'air d'un homme qui renonce à lutter.



Madame Lempotey, frappée au cœur, gardait le silence. Léonie méditait de broder une paire de pantoufles pour Raoul. Quant au notaire, il promenait avec stupeur de torves regards sur les Schabracque.

« Alors, vous vous êtes bien amusés? hasarda-t-il timidement.

— Si nous nous sommes bien amusés... tu le demandes! Mon cher, tu peux interroger Aglaé sur la belle vie que nous menions dans la capitale... Ah! nous nous en sommes payé du plaisir, et de l'exotisme, et du théâtre, et des bons diners! Tels que tu nous vois, nous avons mangé du... Faut-il le dire, Aglaé?

— Pourquoi pas, donc?
 — Ma foi, je lâche tout... nous avons mangé du caviar!!!
 — Du caviar! Oh! les satans! s'exclama Madame Lempotey.
 — Oui, chère madame, du caviar... même qu'il était rude-
 ment bon!
 — C'est exquis, suave, avec des tartines... mais c'est d'un



cher!... Il est vrai que lorsqu'on a de la fortune... »
 Lempotey n'écoula pas la fin de cette phrase d'Aglaé Schabraque, née Baliveau.

Cette fois, il avait reçu le coup de grâce. Passe pour le gala, mais avoir mangé du caviar lui parut être le dernier mot, l'ultime cri de la félicité humaine... Il fit adroitement dévier la conversation, ce qui était dur, et se retira dans son cabinet de travail pour y consulter un Larousse acheté d'occasion, l'année d'avant.

Hâtivement, fiévreusement, comme un homme qui perd la tête, le notaire courut à la lettre C.

Les lignes imprimées dansaient devant lui; les minces colonnes du Larousse, toutes barbelées d'italiques et de petites capitales, lui fouettaient ironiquement la prune; il tournait les pages, troublé, démonté, anéanti par l'extraordinaire révélation qui lui était faite... Il y avait, en ce monde, un produit nommé le caviar... et ça se mangeait! Bien plus — ô châtiement des vanités notariales! formidable soufflet donné à ses panonceaux! — deux habitants de Romorantin, un avoué et sa femme, avaient consommé, dévoré du caviar, tandis que lui, Lempotey, notaire et bourgeois notable, homme riche, marié et père, ignorait encore le goût, la chose et le nom!

Enfin son maigre doigt s'abattit, tout en haut d'une page, juste sur le mot fatal. Le notaire, le front emperlé de sueur, dévora littéralement ce qui suit: « CAVIAR, *subst. masc.* Œufs d'esturgeon salés, dont les Russes font une grande consommation. » Il n'alla pas plus loin. A quoi bon? N'était-il pas fixé sur l'étendue de son malheur?

Ainsi, ce sournois de Schabraque, quoique simple avoué, avait mangé du caviar, pendant que lui, Lempotey, notaire, successeur de Maître Duffrangin, en était réduit à le déguster... dans le Larousse! Une pareille abomination devait avoir un terme. L'honneur des panonceaux le commandait.

Lempotey, profondément atteint dans son amour-propre, reparut dans la salle à manger. Léonie et sa mère, consternées et éteintes, gardaient un éloquent silence. Ces poseurs de Schabraque venaient de partir, gonflés, imposants et magnifiques, mais non sans avoir quelque peu insisté sur leur séjour dans la capitale.

« Qu'en penses-tu, Gustave? finit par demander la notaresse. Nous ont-ils assez écrasés avec leur caviar!

— Sois sans inquiétude, ma chérie... Ce caviar, nous allons le leur rendre avec usure. Que dirais-tu d'un petit voyage à Paris, trois ou quatre jours seulement? »

Soulevée comme par un ressort, Malvina Lempotey s'était levée, rouge de bonheur. Et maintenant, acharnée et tenace, elle couvrait de baisers les favoris en côtelettes de son seigneur et maître, un homme qui savait la venger, lui!

« Quand partons-nous?

— Demain!!! répondit solennellement Lempotey. Et tu sais, je tiens à ce que Schabraque sache ce que parler veut dire... S'il le faut, nous dépenserons mille francs, deux mille francs... Je t'en collerai du caviar! ajouta-t-il en se tournant vers la chaise qu'avait occupée l'avoué.

— Gustave, tu es un amour! »

Brusquement, un coup de sonnette retentit. La bonne annonça M. Raoul Gorgerin.

« Répondez que nous sommes couchés », clama vivement le notaire à la servante.

« Papa! je t'en supplie... il y a si longtemps que je n'ai vu mon cousin! Laisse-le donc entrer! murmura la blonde Léonie.

— Sois bon, Gustave, sois indulgent, ajouta la notaresse.

— Au fait, déclara Lempotey, qu'il entre, Raoul, qu'il entre... Je ne serais pas fâché de lui poser une question. »

Raoul fit son entrée, d'un air leste et délibéré. Après avoir embrassé sa tante, baisé la main de sa jolie cousine et mielleusement demandé des nouvelles de la santé de son oncle et patron, il s'excusa de se présenter aussi tard. Mais M. Lempotey ne tarda pas à lui fermer la bouche. A brûle-pourpoint, le notaire foudroya son neveu de ces quelques mots:

« Toi qui as fait ton droit à Paris, Raoul, sais-tu seulement ce que c'est que du caviar?

— Si je connais le caviar! Vous plaisantez, mon oncle... Le caviar! mais je m'en suis payé une indigestion!

— Pas un mot de plus... Tu pars pour Paris avec nous, demain!

— Ma cousine est-elle du voyage?

— Non. Léonie gardera la maison, car nous nous absentons, ta tante et moi... Je t'emmène pour que tu nous pilotes dans Paris, où je n'ai pas mis les pieds depuis trente-cinq ans, depuis ma licence... Tu nous indiqueras la meilleure maison de caviar.

— La meilleure, mon oncle? Le doute n'est pas permis. C'est le restaurant russe de Montmartre.

— Parfait! s'exclama Lempotey. Je compte sur toi. Prépare ta valise et rejoins-nous demain à la gare. Nous prendrons l'express de Paris... Je ne l'ai plus pris depuis 1858... N'est-ce pas, ma chérie? » conclut l'officier ministériel, en se tournant vers sa bourgeoise, laquelle répondit par le plus épanoui des sourires et un majestueux signe d'approbation...

Trente-six heures plus tard, le notaire et sa femme, flanqués du séillant Raoul, débarquaient à Paris, gare d'Orléans, et se faisaient conduire en un hôtel des plus cossus. Lempotey, tout



à son idée, ne rechignait pas devant la dépense.

Après vingt-quatre heures de séjour, ils n'avaient pas encore aperçu la casquette d'un seul officier russe, ni surpris le moindre tonnelet de caviar aux devantures des épiciers, mais le chef de la caravane s'était allégé d'un nombre respectable de louis. Paris lui sembla délirant et fortement embelli depuis ses années de jeunesse. Il regretta l'extinction de voix du canon du Palais-Royal, mais se montra plein d'éloges pour la masse dorée de l'Opéra.

Le second jour, on visita le lot des curiosités courantes: Notre-Dame, les catacombes, les égoûts, sans oublier le Louvre. Le troisième jour, Raoul eut une idée, lui aussi, et parla timidement de manger un peu de caviar... Le caviar! on venait à Paris pour lui, mais on l'avait ajourné jusqu'alors sous différents prétextes. Il leur apparaissait enfin, mais comme une denrée redoutable et sacrée, un mets mystérieux et farouche, avec lequel il fallait ruser, user de prudence. On n'épuise pas en deux jours la coupe des voluptés parisiennes; on en garde un peu pour la fin. A la fois craint et adoré, LE CAVIAR s'imposait maintenant comme la partie essentielle du programme, le morceau de résistance de ce voyage vengeur et justicier. En un mot: l'heure du caviar avait sonné.

« Pauvre Schabraque! ricana Lempotey, après avoir écouté l'argumentation de Raoul. Va-t-il en faire une tête, quand il saura que nous aussi nous en avons mangé!

— Mangeons-en, Gustave, mangeons-en, fit l'excellente notaresse.

— Place au caviar! ajouta Raoul.

— Eh bien! allons-y, conduis-nous! »

Cet onctueux dialogue se développait en la plus belle chambre de l'Hôtel du Roi Dagobert, la chambre n° 1, en plein quartier des Archives. Il était cinq heures environ, et l'on se proposait, après le dîner, de terminer la soirée aux Variétés ou au Palais-Royal.

Cependant, après avoir ainsi agité le spectre du caviar, l'audacieux Raoul se laissait maintenant bercer par une rêverie béate. A deux ou trois reprises même, l'oncle Lempotey crut voir vol-

tiger un gracieux sourire sur ce jeune visage adoré de la sensible Léonie.

Raoul souriait, en effet.

Ce voyage à Paris, si brusquement entrepris par le tabellion, parut être à Raoul un véritable décret de la Providence. Il se jura d'en tirer parti, en vue d'obtenir promptement la main de sa chère cousine. Ancien étudiant du Quartier latin, et membre fondateur des *Hydropathes*, il avait à son actif quelques bonnes farces de jeunesse et ne dédaignait pas, à l'occasion, de se payer « la hure d'un bourgeois ». M. et Madame Lempotey, ses oncle et tante, avec leur féroce désir de s'empiffrer de tartines de caviar, réalisèrent aussitôt à ses yeux le dernier mot du ridicule.

« Et ce caviar? glapit le fausset du notaire. Ce caviar que tu te fais fort de nous indiquer? »

— *Eureka*, mon oncle! répondit Raoul. Nous allons en manger... Permettez-moi seulement une question... Quelle espèce de caviar désirez-vous manger? Extra, supérieur ou bon ordinaire? »

Le notaire arbora un sourire opaque, plus opaque encore qu'une assiette de Sarreguemines.

« Farceur! Ta tante et moi, nous voulons manger du meilleur, naturellement. Ah ça! monsieur mon neveu, vous produirais-je, par hasard, l'effet d'un homme qui boude à la dépense? »

— Va pour le meilleur, alors, va pour l'extra... l'extra, c'est-à-dire le caviar de la mer Blanche, le caviar d'Arkangel, celui-là précisément qu'on sert aux amateurs dignes de ce nom, le caviar du restaurant russe de Montmartre... Malheureusement, je réfléchis que ni vous, ni ma tante, ni moi, nous ne sommes dans les conditions voulues pour en manger.

— Tant de mystère pour manger du caviar!

— Permettez, mon oncle, permettez... Il n'y a pas le moindre mystère là-dedans, mais de simples usages, une tradition parisienne devant laquelle nous devons nous incliner.

— Quelle tradition? quels usages? interrompit Madame Lempotey, très affriandée à la pensée d'humilier le vaniteux couple Schabracque.

— J'y arrive, ma chère tante, poursuivit Raoul. La France et la Russie sont en ce moment liées d'une amitié étroite. De là, cet hymne russe si souvent exécuté en public, ces costumes si originaux, de si grand effet, que nous rencontrons dans les rues, cet assaut de courtoisie à l'égard de nos hôtes russes et, il faut bien le dire, cette abondance de mets moscovites et pétersbourgeois sur les tables de nos restaurants parisiens. Entre tous ces mets, vous le savez, le caviar est le plus exquis, le plus demandé, puisqu'il figure quotidiennement aux repas du Tsar...

— Eh bien! après?

— Après... c'est bien simple. Les Parisiens, qui se piquent avec raison d'être les rois de la politesse, ont contracté l'habitude de manger le caviar à la mode russe, c'est-à-dire vêtus d'un costume spécial, d'un costume slave, cela va sans dire. Manger du caviar en jaquette ou même en redingote constituerait un acte indélicat, une grossièreté, peut-être même un *casus belli*... Là est la formalité dont je vous parlais. Ma tante et vous, vous aurez donc à revêtir un costume russe. Quant à moi, je puis m'en dispenser. Je passerai pour un guide, un interprète à vos gages, et ce sera tout à fait chic.

— Va pour le costume russe, n'est-ce pas, poupoule? dit le tabellion.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, d'autant moins qu'en sortant du restaurant russe, nous pourrions nous faire photographier...

— J'allais vous le dire! hurla Raoul affolé par la joie.

— Décidément, Raoul, tu es un garçon précieux, dit M. Lempotey à son neveu. Je regrette de t'avoir méconnu, et je te promets, dès mon retour à Romorantin, de faire valoir ton intelligence auprès de Léonie.

— Ah! mon bon oncle!

— Remplissons la formalité!

Grâce au zèle de leur obligeant neveu, qui stimula de son mieux le tailleur et la couturière, le notaire et sa digne épouse purent accomplir « la formalité » en moins de trois jours. L'argent est bon soldat, comme dit le grand Shakespeare, et va vite en besogne.

Vêtus à la Moscovite, le mari et la femme étaient délicieux à



contempler. Madame, cependant, se plaignait d'être un peu gênée par ses bottes de fin cuir de Russie. Mais que ne ferait-on pas pour manger son caviar, c'est-à-dire châtier l'insolence d'un ami intime!

Une voiture attendait à la porte de l'hôtel. Précédés du jeune Raoul, M. et Madame Lempotey descendirent l'escalier avec allégresse. Quelques éclats de rire échappés aux garçons et aux femmes de chambre ricochèrent sur le dos de nos touristes, ou plutôt s'éteignirent, grâce au roulement endiablé des fiacres parisiens.

En gens choyés de la fortune, mais aussi en personnes bien élevées qui savent se plier à tous les usages, les Romorantinois s'installèrent dans la voiture. Raoul, de son strapontin, ordonna au cocher de se rendre au coin de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs.

M. Lempotey avait la tête à moitié cachée sous un haut bonnet en peau d'agneau frisé. Son costume consistait en une longue blouse passepoilée de rouge et bordée de fourrure. Un pantalon vert et des bottes fauves complétaient cet accoutrement qui évoquait à la fois les classiques géôliers et les Cosaques de l'Oural. Madame Lempotey dissimulait ses vastes et moelleux contours de matrone sous une robe de couleur jonquille, agrémentée d'arabesques d'argent. La robe était courte, mais les bottes sauvaient la situation en cachant à tous les regards les mollets de la notaresse. La coiffure était la coiffure nationale russe, le diadème arrondi d'où s'échappent les dentelles que l'on sait. Sûre de son effet, toute au plaisir, Madame Lempotey se voyait déjà photographiée et casée dans tous les albums de Romorantin.

La voiture marchait bon train.

De temps à autre, quand un cahotement rapprochait le visage ironique de Raoul de la face épanouie de son oncle, le notaire, imitant le grand Napoléon, pinçait l'oreille du jeune homme en signe de satisfaction. Quelquefois aussi, enhardi par son costume étrange, qui lui conférait la plus large liberté d'allures, notre bourgeois tapotait galamment la joue de son épouse.

« Eh bien! poupoule, ça y est. Nous allons tâter du caviar! »

La voiture s'arrêta. Ils descendirent. Raoul paya et renvoya le cocher.

A trois pas d'eux, un garçon de café flânait sur le trottoir. Subitement mis en gaité par le costume de la grosse dame, il se mit à fredonner cette antique scie de café-concert :

Ah! qu'elle est bien,
La fille à Sébastienne...

Hautain, indifférent et grave, Lempotey n'accorda pas la moindre attention à ce manque d'égards. Il se contenta de demander à son neveu si le restaurant russe était bien loin.

« A deux pas d'ici, répondit Raoul. Tenez, tout au bout de la rue... cette belle maison éclairée à l'électricité... J'ai renvoyé la voiture parce qu'on ne se fait plus trimballer jusqu'à la porte de l'endroit où l'on va dîner. Cela ne se fait plus à Paris. Cela sentait trop le philistin, le parvenu. Offrez votre bras à ma tante. Nous allons à pied, c'est beaucoup plus chic. »

M. Lempotey obéit, tout à fait entraîné par les sophismes dorés du jeune clerc.

Les trois provinciaux marchaient paisiblement depuis quelques minutes, quand leur fâcheuse étoile les fit se trouver, nez à nez, avec un groupe d'apprentis en rupture d'atelier. En même temps, une sorte de clameur saluait le trio :

« Ohé! ohé! les Russes! »

— On vous a reconnus! murmura perfidement le hardi Raoul.

M. Lempotey se rengorgea, enchanté de ce premier succès, et, par manière de coquetterie, inclina quelque peu sur l'oreille son suave bonnet d'agneau blanc. Pour Madame Lempotey, il faut bien l'avouer, sa contenance fut moins crâne. Saisie d'une vague inquiétude, elle fit remarquer au prétendu guide interprète qu'ils étaient les seuls passants vêtus du costume de rigueur.

« Dame! ma tante, le caviar est cher, cette année... Tout le monde n'a pas vos moyens. »

Derrière eux, maintenant on s'arrêtait. Les passants, quelque peu surpris, échangeaient des propos où perçait un certain



mépris pour les modes slaves. Et pour comble de malheur, la bande d'apprentis, pendue à leurs traces, s'augmenta bientôt d'un groupe de voyous désœuvrés. Chacun sait que le gavroche montmartrois, généralement oisif, est féroce. Il tyrannise et régente la rue.

« Reluque-moi ça, Polyte, une chienlit !
— Tais ton bec ! c'est des Kalmoucks qu'a perdu son passeport.
— Parole ! le bœuf gras qu'est rétabli.
— Ah ! ils ont une chouette tête ! T'as vu les favoris du vieux ?
— Et la grosse mère, donc ! Hein ! en v'là z'une cosaque ! »

La foule, pas précisément sympathique, les entoura bientôt d'une double haie. M. et Madame Lempotey, toujours dignes et graves, éprouvaient quelque peine à se mouvoir au milieu de ces remparts humains. Un trognon de choux, brusquement, s'abattit sur le fringant bonnet du notaire.

Leur escorte, à force de grossir, arrêta net la circulation des voitures. Un bourdonnement confus, fait de mille cris de surprise, assourdissait les deux provinciaux russifiés, mais le troisième, leur interprète, supportait cette clameur en philosophe. Tout à coup, résolument, apprentis et gavroches les devancèrent, revinrent sur leur pas et firent mine de leur couper le passage. Cette fois, M. Lempotey chercha des yeux son « coquin de neveu ». L'interprète avait disparu.

Absolument découragé par l'hostilité des passants, le notaire prit le parti d'abandonner le bras de son épouse. Et les exclamations allaient toujours leur train d'enfer :

« Je te dis que c'est un pari !
— C'est des Chinois.
— Ohé ! la mère aux bottes. Faut pas vous épater, vous savez ! »
Le couple n'osait plus ni avancer ni reculer.

Lamentables, stupides, abêtis par l'inattendu de leur situation, subitement tombés du sommet de leur rêve, les parents de Léonie comprirent enfin toute l'immensité de leur désastre. Un



gardien de la paix survint qui les apostropha vertement :
« Elle est forte, celle-là ! Comment, vous vous déguisez pour arrêter la circulation des voitures ! Tonnerre de nom d'une pipe, voulez-vous circuler ? »

L'intervention du gardien de la paix eut pour résultat de leur ouvrir une sorte de passage. Déjà, ils avaient pu faire quelques pas, quand apparut sur les lieux le propre brigadier du sergot.

« Dites donc, c'est comme ça que vous faites votre service ? Vous laissez circuler des lascars pareils qui se payent votre tête ? Allez, ouste ! menez-moi ça au poste ! »

Le brigadier s'empara du poignet de la notaresse. « Allons, la mère, fit-il, on s'expliquera au commissariat. C'est à deux pas d'ici. — Comme le caviar ! » murmura tristement Lempotey.

Toujours poursuivis par les lazzi de la foule et les ricanelements des apprentis, les pauvres diables atteignirent enfin le poste, où, pensaient-ils, leur innocence allait éclater au grand jour. Malheureusement, le commissaire de police était absent, et le secrétaire qui le remplaçait leur fit un accueil glacial. Invités à prendre place sur un banc, les deux amateurs de caviar ne savaient quelle contenance tenir.

« Monsieur, dit Lempotey au secrétaire, j'aime à croire que notre séjour ici ne saurait être long. J'ai l'honneur d'être notaire à Romorantin, et... »

— Silence donc ! glapit le secrétaire. Votre cas est clair : rassemblements sur la voie publique, attroupements, contravention à la police de la rue et peut-être même rébellion envers les agents... M. le commissaire appréciera.

— Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que je trouve votre procédé...

— Silence ! » rugit de nouveau le secrétaire.

Cependant, le brigadier s'était approché du bureau où le secrétaire classait des papiers avec humeur, et, sur un ton de politesse exquise, demandait « s'il fallait passer à tabac ce coco de déguisé qui ne voulait pas se taire ». Fort heureusement, le secrétaire fit un geste négatif.

« Quoi de nouveau, Mauriceau ? »

Un vieux monsieur, maigre et nerveux, coiffé d'un haut-de-forme et vêtu d'un pardessus noisette, venait de pénétrer dans la vaste pièce. C'était le commissaire du quartier, le sieur Tétamort. Il jeta sur les prisonniers un regard investigateur, sourit de la blouse du mari, s'étonna des bottes de la femme, se gratta légèrement le bout du nez, et interrogea de nouveau le secrétaire.

« Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? »

— Deux lascars qui ont causé du tumulte sur la voie publique, à ce qu'assure le brigadier.

— Très bien ! » fit le commissaire. Puis s'adressant au brigadier :

« Brigadier, à quelle heure le panier à salade ? »

— A huit heures, Monsieur le commissaire.

— J'ai le temps de les interroger... Allons, approchez, vous autres.

— Ah ! M. le commissaire m'interroge... »

L'amateur de caviar fit péniblement quatre pas, se planta devant le bureau du commissaire, à la face duquel il jeta ce flot de fiévreuses paroles :

« Je ne comprends pas un traître mot à ce qui m'arrive.. Nous voulions, ce soir, mon épouse et moi, manger du caviar ; mais on a fourni à un mien neveu les renseignements les plus perfides... On nous a imposé, bien inutilement à mon avis, ce costume moscovite... »

— Expliquez-vous ! Moi, non plus, je ne comprends pas. »

Et disant cela, le commissaire de police cherchait à assurer son binocle. Brusquement, ayant dévisagé son prisonnier pendant quelques secondes, il frappa du poing sur son bureau, croisa les bras et s'écria :

« Voilà qui est fort, par exemple ! Comment c'est toi, mon vieux Gustave, mon vieux Lempotey ! »

De son côté, le notaire eut une délirante exclamation :

« Cyrille Tétamort ! mon vieux camarade de l'École de droit.

— Moi-même ! répondit le commissaire. Mais quelle drôle d'idée tu as eue là, mon pauvre vieux... »

— Ce cher Cyrille ! je t'expliquerai... »

Le secrétaire et le brigadier ne revenaient pas de leur surprise.

« Messieurs, leur dit en souriant le magistrat, je réponds de mon ami Lempotey... M. Lempotey est incapable du moindre délit. L'affaire est classée. »

Raoul Gorgerin entra sur ces mots. Son visage témoignait d'un violent désespoir, et c'est d'une voix émue qu'il pria le commissaire de vouloir bien rendre son oncle à la liberté.

« Oh ! je le connais votre oncle, Monsieur... M. Lempotey est libre. »

Madame Lempotey, exempte enfin de toute crainte, marcha droit à son neveu.

« Ils sont jolis, tes renseignements ! »

Que de reproches dans ces quelques mots ! Mais Raoul protesta énergiquement de sa bonne foi, tout en déclarant qu'on l'avait « indignement trompé ». Et dare dare, il prit à part son excellent oncle :

« Si vous ne m'accordez pas la main de Léonie dès notre retour, tout Romorantin saura que vous avez été traîné au poste comme un simple malfaiteur... Et je donnerai des détails ! Je parlerai des costumes ! »

— Silence donc, gendre dénaturé ! » se hâta de répondre le tabellion...

Moins d'une semaine après, le court billet que voici parvenait à l'avoué Schabraque :

« Mon cher Anatole, j'ai le plaisir de t'annoncer les fiançailles de ma fille Léonie avec son cousin Raoul, mon neveu. Viens dîner à la maison demain, avec ta femme, tu nous feras le plus grand plaisir. Ton vieil ami, LEMPOTY.
« P. S. — Il y aura du caviar à tous les services. »

TANCRÈDE MARTEL.

